COLLECTION MICHEL LÉVY

— 1 franc 25 cent. le Volume —

PAR LA POSTE, 1 FR. 50 CENT.

ÉMILE SOUVESTRE

— ŒUVRES COMPLÈTES —

LE MARI DE LA FERMIÈRE

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE GRAMMONT

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

Publiées dans la collection Michel Lévy

LES ANGES DU FOYER	1	vol.
AU BORD DU LAC	1	—
AU BOUT DU MONDE	1	—
AU COIN DU FEU	1	—
CAUSERIES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES	3	—
CHRONIQUES DE LA MER	1	—
LES CLAIRIÈRES	1	—
CONFESSIONS D'UN OUVRIER	1	—
CONTES ET NOUVELLES	1	—
DANS LA PRAIRIE	1	—
LES DERNIERS BRETONS	2	—
LES DERNIERS PAYSANS	1	—
DEUX MISÈRES	1	—
LES DRAMES PARISIENS	1	—
L'ÉCHELLE DE FEMMES	1	—
EN BRETAGNE	1	—
EN FAMILLE	1	—
EN QUARANTAINE	1	—
LE FOYER BRETON	2	—
LA GOUTTE D'EAU	1	—
HISTOIRE D'AUTREFOIS	1	—
L'HOMME ET L'ARGENT	1	—
LOIN DU PAYS	1	—
LA LUNE DE MIEL	1	—
LA MAISON ROUGE	1	—
LE MARI DE LA FERMIÈRE	1	—
LE MAT DE COCAGNE	1	—
LE MÉMORIAL DE FAMILLE	1	—
LE MENDIANT DE SAINT-ROCH	1	—
LE MONDE TEL QU'IL SERA	1	—
LE PASTEUR D'HOMMES	1	—
LES PÉCHÉS DE JEUNESSE	1	—
PENDANT LA MOISSON	1	—
UN PHILOSOPHE SOUS LES TOITS	1	—
PIERRE ET JEAN	1	—
PROMENADES MATINALES	1	—
RÉCITS ET SOUVENIRS	1	—
LES RÉPROUVÉS ET LES ÉLUS	2	—
RICHE ET PAUVRE	1	—
LE ROI DU MONDE	2	—
SCÈNES DE LA CHOUANNERIE	1	—
SCÈNES DE LA VIE INTIME	1	—
SCÈNES ET RÉCITS DES ALPES	1	—
LES SOIRÉES DE MEUDON	1	—
SOUS LA TONNELLE	1	—
SOUS LES FILETS	1	—
SOUS LES OMBRAGES	1	—
SOUVENIRS D'UN BAS-BRETON	2	—
SOUVENIRS D'UN VIEILLARD — LA DERNIÈRE ÉTAPE	1	—
SUR LA PELOUSE	1	—
THÉATRE DE LA JEUNESSE	1	—
TROIS FEMMES	1	—
TROIS MOIS DE VACANCES	1	—
LA VALISE NOIRE	1	—

Clichy. — Impr. Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

LE MARI
DE
LA FERMIÈRE

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1872

LE

MARI DE LA FERMIÈRE

I

Parmi les nombreuses rivières qui arrosent le Loiret, il en est deux, celles de Bez et de Cléry, qui, bien que prenant leur source vers les frontières de l'Yonne, sur des points assez éloignés, courent ensuite l'une vers l'autre, et viennent se jeter presque ensemble dans le grand canal de Loing. Le territoire

qui forme l'espèce de delta renfermé entre ces deux affluents, cache, au milieu de ces bois, les derniers débris d'une habitation carlovingienne aujourd'hui transformée en village. Ferrières n'a conservé de son ancienne splendeur qu'une merveilleuse verrine qui orne le chœur de son église; mais la verdure des chênes enveloppe la bourgade comme elle entourait autrefois l'abbaye; la brise passe toujours sur ces toits, chargée des murmures et des senteurs de la solitude, et les cris des bêtes fauves retentissent encore la nuit sous ses fortifications en ruine.

La terre des Fresnaies, située à quelques portées de fusil de Ferrières, vers la rivière de Bez, était une de ces demeures nobles du XVIe siècle connues sous le nom de *manoirs*,

et que les vicissitudes des temps avaient fait successivement déchoir jusqu'à la transformer en exploitation rurale. On pouvait, du reste, juger de son importance par l'étendue des champs sans clôtures et le nombre des bâtiments de service séparés par une cour de la maison d'habitation. Les murs de cette dernière venaient d'être récemment blanchis et les volets repeints. Deux fenêtres du premier étage avaient été, en outre, garnies de balcons en fonte et de stores mobiles, qui indiquaient plus de soins et de goût que les campagnards n'en mettent habituellement dans l'arrangement de leur demeure.

Georges Baudry, alors propriétaire des Fresnaies, qu'il cultivait, n'était pourtant qu'un riche paysan. On pouvait le voir tous

les jours présidant aux travaux de l'exploitation, et dirigeant lui-même, au besoin, la charrue et les attelages. Après avoir reçu à la ville cette part d'éducation classique dont nos campagnards d'aujourd'hui tiennent à doter leurs fils, plutôt par vanité que par conviction, il était revenu à la ferme, où il avait repris, à peu de chose près, le costume et les habitudes des autres paysans.

Son mariage avec une orpheline élevée chez madame la comtesse de Candé, avait seulement apporté quelques changements dans l'organisation intérieure des Fresnaies. Les pièces enfumées du vieux manoir avaient été repeintes et tapissées; on avait meublé, comme à la ville, la chambre du premier étage, destinée à Ernestine, et les détails les

plus grossiers de la ferme s'étaient réfugiés, du rez-de-chaussée de l'habitation, dans des bâtiments de service plus éloignés.

Au moment où nous prenons notre récit, Baudry se trouvait absent des Fresnaies : le jour venait de se lever, jour d'hiver sombre et rigoureux; les stores de la fermière étaient encore baissés, et tout eût semblé endormi dans le manoir sans le léger nuage de fumée qui s'élevait au-dessus des toits.

Quelqu'un veillait, en effet, car, aux dernières vibrations de la pendule, qui venait de sonner huit heures, une jeune femme parut à l'entrée d'une des pièces du rez-de-chaussée, récemment disposée en salon de campagne.

Bien qu'elle portât le costume de la ville,

la simplicité des étoffes et l'absence de tout ornement eussent rappelé la paysanne, sans je ne sais quelle délicatesse de formes qui communiquait à tout ce qu'elle portait une élégance particulière. Il y avait dans sa personne quelque chose d'aristocratique et de villageois tout ensemble, qui joignait la distinction à la naïveté. Madame Ernestine Baudry (car c'était elle) était déjà arrivée à sa vingt-deuxième année, mais sans rien perdre de cet éclat de jeunesse qui est comme le soleil levant de la beauté. C'était la même fraîcheur rayonnante, le même attrait virginal, les mêmes grâces vives et caressantes; le charme plus pénétrant de la femme n'avait point fait disparaître la gentillesse de la jeune fille.

Ainsi que nous l'avons dit, elle venait de s'arrêter à l'entrée du salon. Elle avança d'abord la tête, et, surprise de n'y voir personne, elle le traversa à pas suspendus et alla appuyer l'oreille contre une petite porte sous tenture placée à l'autre extrémité; mais tout était silencieux. La jeune femme s'approcha de la fenêtre pour s'assurer du temps qu'il faisait, appela à voix basse Guillaume, et, ne recevant aucune réponse, vint s'asseoir près du foyer, où une bûche de chêne, oubliée la veille, achevait lentement de se consumer.

Elle demeura longtemps à cette place, les regards fixés sur la fumée transparente qui s'élevait au fond de l'âtre, et semblant poursuivre, au milieu de ses

tourbillons, les images confuses de quelque rêverie.

Elle n'y fut arrachée que par l'entrée d'un garçon de ferme qui, en l'apercevant, laissa échapper une exclamation de désappointement. La jeune femme se retourna.

— Vous voilà, enfin, Guillaume ! dit-elle d'une voix basse, mais dont l'expression avait quelque chose de sévère ; je suis bien aise de voir comment vous exécutez mes recommandations.

— Des recommandations ! répliqua le garçon, qui, suivant l'invariable habitude des paysans, feignit de ne point comprendre, pour se donner le temps de trouver une excuse ; madame m'avait fait des recommandations ?

— Est-ce ainsi que vous veillez à la sûreté de M. de Candé ? reprit Ernestine avec un accent de reproche.

— Est-ce qu'il lui est arrivé quelque chose? demanda Guillaume d'un air étonné.

— Ne savez-vous point qu'on peut venir l'arrêter à chaque instant.

— Ah ! oui, rapport à son duel, reprit le paysan, qui avait un art particulier pour déplacer les questions quand elles le gênaient. De fait, il s'est *ensauvé* de Paris comme un petit Saint-Jean et sa malle n'est arrivée qu'hier. Mais peut-être bien aussi que celui qu'il a blessé n'est pas mort.

— Qu'importe ! puisque l'ordre de poursuivre le comte et ses témoins a été donné.

— C'est tout de même vrai ; le voilà con-

damné à jouer indéfiniment à la cligne-musette avec la justice.

— Le temps pourra assoupir l'affaire, objecta la fermière, entraînée malgré elle à des explications qui l'éloignaient du but; et, en tout cas, il aura évité la détention qui aurait précédé le jugement; voilà pourquoi il tient tant à ne pas être découvert.

— Il n'y a pas de danger, fit observer le garçon de ferme; personne ne sait qu'il est aux Fresnaies, sauf son ami, M. Berthaut, qui se cache, lui, au château de Gardy.

— Mais ne vous avais-je point prié de rester dans ce salon ? reprit Ernestine, d'y dresser votre lit afin de veiller plus sûre-

ment M. de Candé? Pourquoi n'avoir point voulu le faire?

— *N'avoir pas voulu!* répéta le paysan d'un air blessé; madame sait bien que je n'ai pas de volonté.

— Enfin, avez-vous obéi, oui ou non?

— Madame doit le savoir, si elle s'est levée cette nuit.

— Pourquoi me serais-je levée?

— Alors madame n'est pas venue, reprit Guillaume rassuré, c'est malheureux pour moi, vu qu'elle m'aurait trouvé à mon poste: là, tout près de la porte de M. le comte. Quand elle est entrée tout à l'heure, je venais de sortir pour rapporter mon lit à la grange, mais j'avais pas bougé jusqu'au jour.

Et, pour mieux prouver son affirmatif, Guillaume se mit à rappeler toutes les circonstances de la nuit, avec cette abondance de détails insignifiants qui donnent à un récit l'apparence de la réalité. Il avait compté toutes les heures; il savait au juste quand les chiens avaient aboyé; si, vaincu par la fatigue, il s'était assoupi deux ou trois fois, c'était assez légèrement pour que le moindre craquement de la boiserie l'éveillât. Au total, la nuit avait été des plus paisibles, et la fermière pouvait voir que le comte prenait plaisir à la prolonger. Tout à l'heure encore, en écoutant à la porte, il avait entendu sa respiration....

Un éclat de rire l'arrêta court. Il se retourna et demeura stupéfait devant le

comte lui-même, qui venait de paraître à la porte d'entrée du salon.

Ernestine n'avait pu retenir une exclamation de surprise.

— Comment ! monsieur le comte était sorti ! s'écria Guillaume confondu.

— Depuis le point du jour, reprit M. de Candé.

— Est-ce là ce que vous appelez faire sentinelle? dit Ernestine en regardant le valet de ferme.

— C'était une sentinelle perdue, reprit gaiement le comte, et si bien perdue, que je n'ai pu la trouver. Il m'a fallu descendre aux écuries et seller moi-même *Arlequin*.

Guillaume voulut entreprendre une justification; mais s'il excellait, comme tous les

paysans, dans ces ruses longuement conduites que l'on appelle au théâtre *scènes filées*, il manquait complétement de la prestesse nécessaire pour réparer un échec inattendu.

C'était un esprit qui pouvait bien marcher, courir même au besoin, mais jamais sauter.

Le comte, après s'être amusé de son embarras, y mit un terme en l'envoyant à l'écurie, où *Arlequin* était resté sellé et couvert de sueur.

II

Lorsque Ernestine se trouva seule avec son hôte, elle hasarda quelques représentations timides sur l'imprudence d'une pareille sortie; mais M. de Candé lui fit observer que l'heure matinale l'assurait contre toute dangereuse rencontre, et qu'il l'avait choisie à dessein pour rendre visite à son compagnon de fuite.

— Ainsi, vous venez de voir M. Berthaut? dit la fermière, qui semblait interroger moins pour recevoir une réponse que pour échapper, en parlant, à je ne sais quelle gêne inquiète.

— C'est-à-dire qu'il venait aux Fresnaies par la route des taillis, tandis que je me rendais au château de Gardy par le grand chemin, répliqua M. de Candé; nous nous sommes croisés sans nous rencontrer.

— Alors M. Berthaut ne peut tarder à arriver?

— A moins que l'amour du pittoresque ne l'ait arrêté devant quelque point de vue... ou à la porte de quelque jolie paysanne.

— Je vais avertir Guillaume de l'attendre au bout de la grande avenue, dit Er-

nestine, qui fit un mouvement pour sortir.

Le comte l'arrêta.

— Êtes-vous donc si pressée de me quitter? demanda-t-il en baissant la voix. Pourquoi ce ton froid et cérémonieux, Ernestine? sommes-nous devenus des étrangers l'un pour l'autre? et ne vous rappelez-vous plus rien du passé?

— Je ne puis oublier ce que je dois à la mère de monsieur le comte, fit observer la jeune femme.

— Pensez alors au temps où nous habitions Candé, et où nous prenions ensemble ces leçons.... dont vous avez été la seule à profiter.

— Monsieur le comte se calomnie, dit la fermière dont le front s'éclairait à ce souvenir.

N'est-ce pas lui qui m'a enseigné l'italien?

— Et le billard?

— Que je n'ai jamais pu apprendre.

— Mais en revanche, la musique?

— Oh! savez-vous que j'ai retrouvé l'autre jour les petites sonates que vous accompagniez sur le violon?

— Et qui n'allaient bien que quand je comptais des silences?

— Mais comme vous réussissiez dans le dessin!

— Dans la caricature? vous voulez dire.

— C'est vrai; vous n'avez jamais pu finir sérieusement une seule académie.

Aussi, Dieu sait les sublimes indignations de notre professeur quand il me voyait mettre

un carrick à Romulus, ou des bottes à l'écuyère à la Diane chasseresse!

— Oh! l'heureux temps! soupira Ernestine égayée et attendrie par cette image de l'enfance.

— Et nos lectures? reprit de Candé.

— Sous la grande touffe des noisetiers?

— On mettait le livre sur vos genoux; et, après chaque histoire, on s'interrompait pour faire des projets.

— Je me rappelle surtout les *Enfants de l'abbaye*.

— Moi, *Robinson*.

— Oh! oui, vous vouliez partir pour vivre comme lui dans un désert.

— A condition que vous seriez mon *Vendredi*.

— Aussi êtes-vous allé habiter Paris.

— Et vous, vous êtes mariée à Ferrières.

Ernestine, qui s'était laissée emporter un instant au flot de ces souvenirs, fit un mouvement et son sourire s'éteignit.

— Oui, reprit le comte, qui était également devenu sérieux, voilà où devaient vous conduire tant d'heureuses dispositions cultivées par tant d'étude! Après vous avoir élevée comme une demoiselle de Candé, ma mère devait vous faire épouser un paysan.

— Je n'ai point à me plaindre de son choix, reprit précipitamment Ernestine sans lever les yeux; Georges a toujours été bon pour moi, et son plus constant désir est de me rendre heureuse...

— Mais le peut-il ? interrompit le comte.

N'êtes-vous point séparés par l'éducation, par les goûts et par les habitudes? Votre mari a su embellir sa ferme afin de vous plaire, y trouver une place pour vos livres et votre piano; mais en est-il moins resté un paysan? Est-ce là le compagnon de route que vous espériez autrefois quand nous nous racontions nos projets et nos désirs?

La fermière voulut l'interrompre.

— Vous les avez oubliés peut-être, continua le jeune homme en élevant la voix; mais moi je n'oublierai le jour où ma mère, qui avait entendu une de nos confidences et qui s'effrayait d'une intimité à chaque instant plus tendre, me força de partir. Je ne quittai le château qu'après avoir obtenu la promesse que vous resteriez pour moi ce que vous étiez;

que je pourrais vous écrire et recevoir vos réponses.

— C'était une folie d'enfant, balbutia Ernestine, qui s'efforça de cacher son trouble; nous avions lu tous deux des romans épistolaires et nous voulions faire aussi le nôtre : nos lettres étaient des études de style.

— C'est-à-dire que vous riez aujourd'hui de celles que je vous ai écrites ?

— Aujourd'hui, elles n'existent plus.

— Vous les avez détruites ?

— Monsieur le comte doit comprendre qu'il le fallait.

— Vous avez raison, reprit de Candé avec un peu d'amertume ; elles ne rappelaient pour vous qu'un passé importun ; mais moi,

qui n'avais pas les mêmes motifs d'indifférence, j'ai conservé les vôtres.

— Mes lettres ?

— Je puis vous les montrer toutes.

Ernestine changea de visage.

Cette correspondance, qu'expliquait l'exaltation de deux imaginations adolescentes et qu'une séparation de quelques mois avait suffi pour interrompre, était un de ces souvenirs embarrassants dont on détourne habituellement sa pensée pour les perdre de vue. Séparée de son ancien compagnon depuis plus de six années, la première avait dû croire ces lettres anéanties avec la fugitive passion qui les avait produites ; aussi la déclaration du comte lui causa-t-elle une surprise et un trouble qui n'échappèrent point à ce dernier. Il comprit

l'avantage que lui donnait la conservation de cette correspondance, qui lui permettait de jouer le rôle d'amant toujours fidèle quoique sacrifié.

Son amour se présentait comme la sainte Marie des chrétiens, avec la couronne d'épines et les sept épées dans le cœur. Il avait droit à toutes les pitiés, et, par suite, à toutes les consolations !

La vérité était que les lettres d'Ernestine, depuis longtemps oubliées, venaient d'être retrouvées par lui au fond d'un coffret emporté dans la précipitation de la fuite. Il les avait relues, et, échauffé par les souvenirs qu'elles éveillaient, il s'était repris à ce premier amour : d'abord par curiosité et par désœuvrement, puis avec l'élan des âmes

blasées pour tout ce qui leur promet une émotion nouvelle.

Malheureusement, ce retour vers d'anciens espoirs avait jeté dans l'esprit de la fermière une agitation plus profonde et plus sérieuse.

Les mariages d'inclination, quelle que soit leur réussite, ont du moins pour résultat de conduire les femmes jusqu'au bout de leurs rêves. Guéries de l'illusion par le désenchantement ou par le bonheur, elles connaissent au juste ce que peut leur donner la vie, et se résignent à ne rien attendre au delà. Les mariages de raison laissent, au contraire, à celles qui les subissent, le champ libre des chimères. L'amour absent explique pour elles toutes les tristesses; leurs mains restent éternellement tendues vers cette région inconnue,

et, à chaque nuage qui passe, elles sont prêtes à crier : terre ! Ernestine ne pouvait échapper à l'erreur commune. Élevée par la comtesse de Candé, elle s'était donnée à l'homme que lui présentait sa protectrice, sans répugnance, mais sans empressement et avec le courage de toutes ces charmantes infortunées qui se soumettent humblement au bonheur.

L'expérience, du reste, avait justifié madame de Candé. Georges s'était montré tel qu'Ernestine pouvait le désirer. Simple, confiant et gai, il n'avait exigé aucun changement dans les goûts de la jeune femme ; il l'avait laissée reine de sa vie. Grâce à cette liberté, elle put réformer la tenue des Fresnaies, et y établir une élégance rustique à laquelle Baudry tâchait de s'accommoder ;

mais les vieilles habitudes reprenaient souvent le dessus, et, malgré ses efforts, le paysan reparaissait toujours.

Ernestine avait fini par s'y accoutumer et par cesser d'y prendre garde, lorsque l'arrivée du comte réveilla toutes ses délicatesses. En lui rappelant que son mariage avait été un sacrifice, M. de Candé la rejeta forcément dans ce rôle de victime si séduisant et si dangereux à jouer. Ainsi avertie, elle remarqua, tout à coup, mille afflictions qu'elle avait jusqu'alors subies sans s'en apercevoir, et comprit que son bonheur n'était que de la résignation. Les lettres retrouvées ajoutèrent à ce premier attendrissement sur elle-même toutes les fascinations d'un passé déjà assez loin pour être regretté. Le comte, qui sentait

les avantages de sa position, se mit, en conséquence, à redire tout haut ce poëme de jeunesse dans lequel Ernestine tenait la plus grande place, à parler de son amour, toujours conservé, toujours plus ardent! La jeune femme s'efforçait en vain de l'interrompre. Animé par sa propre parole, le comte se penchait vers son visage rougissant, pressait ses mains tremblantes, l'attirait à lui éperdue, et, s'armant de son trouble, cherchait à lui persuader qu'elle aussi souffrait et avait besoin d'être consolée. Étourdie par ces sophismes et par le charme d'un accent qui lui semblait un écho de ses jeunes années, Ernestine se débattait douloureusement, demi-indignée et demi-vaincue, quand un nouveau personnage ouvrit brusquement la porte

d'entrée et s'arrêta sur le seuil, le chapeau à l'oreille, les jambes écartées et les deux mains plongées dans les poches de son pantalon

Le nom de Berthaut échappa en même temps à la fermière et au comte qui se séparèrent.

III

— Pardon ! dit le peintre en saluant d'un air ironique, on ne m'avait point averti qu'il fallût se faire annoncer.

— Pourquoi annoncer ? demanda de Candé visiblement contrarié ; j'arrive de Gardy et je vous attendais.

— Ah ! c'était en m'attendant... répliqua

Berthaut, qui salua madame Baudry avec une gravité affectée ; pardieu ! on ne vous accusera point de perdre votre temps....

— Monsieur Berthaut vient sans doute déjeuner avec M. le comte? interrompit Ernestine qui ne savait comment sortir d'embarras.

— Si ce n'est point abuser de l'hospitalité des Fresnaies.

La fermière salua et sortit. Berthaut laissa la porte se refermer, puis se retourna vers de de Candé.

— Eh bien, dit-il gaiement et à demi-voix, il paraît que ça marche ?

— Oui, répliqua le comte avec humeur, seulement ça n'avance pas.

— Bah ! c'est donc comme les chevaux de fiacre ?

— Aussi, pourquoi diable arriver au moment où j'allais la faire parler.

— La faire parler! répéta le peintre surpris; depuis cinq jours que vous demeurez ici, vous en êtes encore à la faire parler? Allons, de Candé, vous voulez ménager ma pudeur, mon bon; vous me prenez pour une rosière.

— Croyez ce qu'il vous plaira, répliqua le comte brusquement; mais je voudrais vous y voir! vous vous imaginez que toutes les femmes sont des marquises...

— Ah! pas d'allusions, s'écria Berthaut; ne disons pas de mal des marquises, monsieur le comte; d'autant que je ne suis pas votre dupe; vous ne me donnerez pas le change!...

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que pour réussir aussi mal à la ferme, il faut que vous ayez des distractions ailleurs.

— Moi?...

— Et comme vous avez été autrefois le cavalier servant de madame de Gardy, j'ai tout lieu de croire que vous ne seriez pas fâché d'entamer avec elle un chapitre d'histoire rétrospective. Oh! ne haussez pas les épaules, ces chaînes brisées laissent toujours quelques anneaux faciles à ressouder; vous le savez bien, et je n'en veux d'autres preuves que vos visites fréquentes au château.

— Au château? mais, malheureux, c'est vous que j'y vais voir.

— Et voilà pourquoi vous y arrivez toujours quand je n'y suis pas... comme ce ma-

tin... comme hier... comme le jour précédent...

— Je vous jure que c'est le hasard...

— Il n'y a pas de hasard, mon bon; c'est un mot que les femmes ont inventé pour expliquer ce qui ne s'explique pas. Certes, j'entends la plaisanterie mieux que personne, et la preuve, c'est que je suis toujours prêt à en faire; mais j'ai toujours eu des principes. Vous savez que je suis en pied chez la marquise, et chercher à prendre la place d'un ami, quand il n'est pas marié, c'est manquer à tous les procédés.

De Candé posa la main sur l'épaule de Berthaut.

— Allons! s'écria-t-il gaiement, avouez, mon cher, que votre jalousie n'est que de la

vanité retournée ; c'est pour avoir occasion de constater vos succès près de la marquise que vous vous amusez à supposer un rival.

— Un rival ! répéta le peintre, pardieu ! vous pouvez dire deux rivaux ! car il ne faut pas vous flatter d'être seul, au moins ! J'en ai un autre que vous ; un rival ostensible, avoué, décoré... le procureur du roi de Montargis, qui reste au château des journées entières.

— Et vous êtes obligé de le surveiller ?

— Je suis obligé de me cacher.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il a mon signalement.

— Alors, pendant qu'il fait la cour à madame de Gardy...

— Moi, je fais des pochades... et du mauvais sang.

— Eh bien, à la bonne heure! s'écria de Candé, en éclatant de rire; après tout, le digne magistrat vous rend service; vous devez à ces arrêts forcés quelque chef-d'œuvre qui tournera au profit de votre gloire.

Berthaut guigna le comte et se croisa les bras.

— Ah çà! vous voilà de la force des bourgeois, dit-il dédaigneusement; vous allez aussi vous imaginer qu'un peintre fait son chemin en peignant.

— Et comment le ferait-il?

— Parbleu, comme les musiciens, comme les hommes politiques, comme les poètes, en

se montrant! c'est élémentaire, mon bon! A notre époque, il faut qu'un artiste soit du monde; qu'on le trouve au bois, aux premières représentations, aux courses, au bal de l'Opéra, partout enfin où l'on va sans but, pour aller. Une manie sert vingt fois plus au succès qu'un talent, car une manie nous donne des compagnons, tandis qu'un talent nous crée des ennemis. Combien de gens qui sont restés dans la foule, faute d'un vice qui pût servir de piédestal à leur mérite. Moi, qui vous parle, j'ai fait ma position d'artiste au café de Paris. On m'y connaît pour le peintre qui sait le mieux boire, monter à cheval, manier un fleuret, conduire une intrigue d'amour, et cela me fait une réputation en peinture.

Ils furent interrompus par l'arrivée de Guil-

laume, qui venait mettre le couvert et ranimer le feu.

Le ciel, d'abord assez clair, s'était insensiblement obscurci; de lourdes nuées s'entassaient à l'horizon, et la neige commençait à tomber fine et serrée. Nos Parisiens s'assirent devant le foyer, des deux côtés de la petite table qui venait d'être dressée, et se mirent à déjeuner avec un appétit aiguisé par la course du matin.

Un poëte latin a décrit en vers charmants le bonheur égoïste du voyageur abrité, qui entend le vent souffler au dehors *et la grêle tinter sur la vitre sonore*. Mais il n'a rien dit de l'orgueil involontaire que lui inspire ce bonheur. Or, s'il est un sentiment inévitable, universel, c'est la haute opinion que l'homme bien

chauffé et bien repu prend instinctivement de lui-même. Son sang ravivé porte à son cerveau je ne sais quelle fière confiance ; il se prend en considération, il se sait gré de son bien-être. Sa tête se rejette en arrière, son œil brille, sa voix s'élève ; il ne comprend plus ni le froid, ni la faim ; il les regarde chez les autres comme une infirmité qu'il raille et qu'il méprise ! Admirable vanité des fils d'Adam, toujours prêts à se glorifier de ce qui ne devrait exciter que leur reconnaissance et à prendre un don pour une vertu !

Le comte et Berthaut en étaient arrivés à cet état de contentement superbe que l'on pourrait appeler l'enivrement du confort, lorsqu'une porte de côté, conduisant à la petite cour, fut tout à coup ouverte par un

paysan qu'enveloppait une limousine couverte de neige, et qui tenait à la main un de ces bâtons armés d'un fouet en usage parmi les maquignons normands. Il était conduit par Guillaume, qui lui montra M. de Candé et son compagnon.

— Les voilà, dit-il tout bas.

— Y a-t-il longtemps qu'ils sont arrivés? demanda le paysan sur le même ton.

— Le comte depuis cinq jours; mais l'autre est au château depuis près d'un mois.

De Candé, qui venait de retourner sa chaise vers le foyer, entendit le murmure des voix.

— Écoutez donc, dit-il à Berthaut qui

préparait une cigarette en chantant la grande cavatine de *Nabuco*.

— Qu'est-ce que c'est? demanda le peintre.

— Il ne semble qu'il y a quelqu'un à la porte.

Berthaut regarda par-dessus la tête du comte.

— Non, c'est un paysan, dit-il avec une magnifique indifférence.

— Que fait-il là?

— Il cause avec Guillaume.

— La porte ouverte?

— Parfaitement.

— Et il ne gèle pas?

— Ces gens-là ne sentent rien, répondit philosophiquement le peintre, qui arracha

une feuille de son album pour en faire une allumette.

— Mais je sens, moi, reprit le comte qui grelotait.

— Pardieu! il n'y a qu'à le renvoyer, répliqua Berthaut.

Et redressant la tête :

— Eh! l'ami, cria-t-il, s'il vous était égal de rester au frais et de nous laisser au chaud!

IV

Le paysan auquel cette interpellation était adressée, se retourna d'un air surpris, mais referma la porte en s'excusant.

Il s'avança ensuite vers les deux jeunes gens qu'il salua avec politesse.

C'était un homme encore jeune et porteur d'une de ces physionomies joviales pour les-

quelles le peuple a trouvé l'heureuse expression d'air bon enfant. Il y avait, en effet, sous les formes robustes du campagnard, quelque chose de libre et d'épanoui qui rappelait l'enfance. L'expression du regard y ajoutait seule une nuance narquoise dans laquelle la malice et la prudence semblaient entrer par doses presque égales, et qui complétaient, en quelque sorte, l'apparence paysanne du personnage.

— Voilà un rude temps, messieurs, dit-il en secouant les flocons de neige qui blanchissaient son chapeau de feutre verni.

Ni le comte, ni Berthaut ne répondirent sur-le-champ. Ce dernier, la tête renversée en arrière, savourait sa première bouffée de Havane, et se mit à la lancer devant lui, en

jets inégaux, comme une locomotive qui essaie sa vapeur. Cependant, la réserve de fumée épuisée, il regarda de côté son interlocuteur, et lui dit avec nonchalance :

— Vous désirez quelque chose, mon brave?

L'œil du paysan s'agrandit de surprise et s'arrêta sur les deux jeunes gens.

— Si je désire.... quelque chose? répéta-t-il; mais oui; pour le moment je désire surtout ne pas être sous la neige.

— Il fait de la neige? demanda le comte tranquillement.

— Mais il me semble que ça se voit, répliqua le nouveau-venu en indiquant du regard sa limousine dont tous les plis étaient sauproudrés d'un duvet glacé.

— Au fait, je n'y avais point pris garde, dit le peintre; d'où diable sortez-vous, l'ami?

— Je ne sors pas, monsieur, je rentre.

Berthaut le lorgna en secouant les cendres de sa cigarette.

— Ah! je comprends, dit-il, c'est le farceur du village! Au fait, la tête excellente... et la tournure surtout! voyez-moi donc ça, de Candé?

— Le second costume de Henri Monnier dans la *Famille improvisée*, dit le comte, qui regardait à peine.

— Savez-vous que ça a *de l'accent?*

— Il faut en prendre un croquis.

— Pardieu! vous avez raison; puisque j'ai le temps, je vais le faire poser.

Il tira un crayon de son étui à cigares, prit son album et dit au paysan de lui passer une chaise.

Celui-ci parut d'abord hésiter. A l'expression de la surprise succéda une rougeur de mécontentement; mais elle ne fit, pour ainsi dire, que traverser ses traits qui reprirent presque aussitôt leur air de bonne humeur matoise.

Il alla chercher une chaise et la passa au peintre.

— Sous mes pieds, dit Berthaut, qui aiguisait son crayon sur un garde-mains ; et placez-vous là maintenant, de manière à recevoir la lumière de la fenêtre, et surtout ne bougez pas.

Le nouvel arrivé voulut se débarrasser de sa limousine.

— Non, non; gardez le manteau! s'écria le peintre; cela fait très-bien.

— Pardon, objecta le paysan, mais il est couvert de neige.

— Tant mieux! c'est plus pittoresque.

— Plus pittoresque, je ne dis pas; mais c'est peu réchauffant.

— Vous avez froid? demanda le comte qui venait de poser ses deux talons sur les chenets du foyer.

— Très-froid, monsieur.

— C'est étonnant, il me semble que le temps s'est adouci.

— Depuis que monsieur est auprès du feu; ça fait en général cet effet-là.

— C'est-à-dire que vous voudriez vous

chauffer, mon cher, dit en ricanant Berthaut qui *massait* à grands traits sa pochade.

— Et déjeuner peut-être? ajouta ironiquement de Candé.

— Ça ne serait pas de refus, répliqua l'homme à la limousine, et s'il y avait place auprès de ces messieurs...

— Un instant, interrompit le comte avec hauteur ; vous pourrez passer tout à l'heure à la cuisine, où vous trouverez un escabeau et un couvert.

Le paysan sourit et fit un mouvement sans répondre ; mais il jeta sur la place occupée par les deux jeunes gens et sur leur déjeuner, un regard malin qui semblait en prendre possession par avance.

Dans ce moment, Berthaut, qui continuait

son étude, remarqua qu'un des gros souliers de son modèle était armé d'éperons.

— Vous êtes venu à cheval?

— Sur la Grise, répliqua le rustre. Il y a même longtemps que je serais arrivé, si je n'avais passé par le château de Gardy pour parler au régisseur; puis, en descendant la grande allée, j'ai rencontré le brigadier.

— Quel brigadier?

— Enbien, parbleu! Noiraud. Vous savez, un petit qui est la terreur de tous les mauvais garnements du pays. Ces messieurs doivent le connaître.

— Et où allait-il, comme cela?

— Il venait aux Fresnaies.

— Ici?

— Avec ses deux gendarmes. Je suis même

étonné qu'ils ne soient point encore arrivés ; m'est avis qu'ils ne tarderont pas...

Le comte et Berthaut coururent aux fenêtres qui regardaient la route de Ferrières. Le campagnard fit un clignement d'œil significatif et s'empara de la chaise abandonnée par de Candé.

— Comme ça, grommela-t-il avec le sourire en dedans particulier aux paysans, je n'aurai pas besoin de passer à la cuisine.

Cependant chacun de nos Parisiens était à une croisée et s'efforçait de voir à travers les tourbillons de neige qui obscurcissaient le jour.

— Vous ne les apercevez pas? demanda tout bas le comte à Berthaut.

— Ni vous ? dit le peintre.

— J'ai beau regarder.

— Je ne distingue rien.

— Que diable les gendarmes viennent-ils chercher à la ferme?

— J'ai peur de m'en douter.

— Alors, vous pensez qu'on est sur nos traces?

— C'est possible.

— Cet homme sait peut-être quelque chose?

— Il faut l'interroger.

Tous deux revinrent vers le foyer.

— Eh bien! Monsieur ne dessine plus? demanda le paysan en montrant le porte-feuille posé sur la table.

— Non, dit Berthaut inquiet; mais, dites-moi, vous connaissez donc le brigadier?

— Noiraud? tiens! cette question? j'ai été le parrain de son aîné. Aussi, il m'a raconté comment il faisait une battue par ordre du procureur du roi...

— Du procureur du roi?

— De Montargis. Vous devez connaître ça : un grand maigre qui a le nez en bec de canne.

— Je sais, je sais... Et il a donné ordre à Noiraud... de faire... quelque recherche?...

Le paysan cligna de l'œil et tira son manteau.

— Une recherche... *conséquente*, murmura-t-il d'un ton confidentiel...

» Pardon, excuse, si vous pouviez me poser ça quelque part? sans vous commander.

Berthaut prit la limousine qu'il jeta sur le dossier d'une chaise.

— Mais vous a-t-il dit quelle recherche? demanda le comte inquiet.

— Oui, oui, répliqua le campagnard, en ôtant ses gants de peau de lapin qu'il roula comme une paire de bas; il s'agit de deux particuliers qui se cachent.

— Ici?

— Soi-disant; mais, pardon; je voudrais mettre les gants avec la limousine..., toujours sans vous commander.

Le comte déposa les gants sur la chaise où Berthaut avait placé le manteau.

— De sorte que le brigadier et les gendarmes étaient en route pour les arrêter?

— Juste.

Les deux jeunes gens se retirèrent vivement à l'écart.

— Plus de doute, dit de Candé précipitamment, on a découvert notre retraite.

— Si nous restons ici, nous sommes arrêtés, ajouta Berthaut.

— Mais où aller?

— Et comment partir maintenant?

— La neige continue.

— Et il fait un froid à ne pas mettre un créancier dehors.

Le paysan, dont le dos masquait tout le foyer et qui faisait fumer ses guêtres humides à quelques pouces du brasier, entendit ces derniers mots.

— Les bourgeois ont froid, répéta-t-il d'un air sournois; c'est drôle, il me semble

aussi à moi, maintenant, que le temps s'est radouci.

Le comte se retourna.

— Ah çà mais il a l'air de se moquer de nous, dit-il en regardant Berthaut.

— Tout à fait! répondit le peintre.

— Le voilà qui se met à table.

— Et qui mange notre déjeuner.

— Eh! dites donc, l'ami, vous m'avez l'air sans gêne.

— Monsieur connaît le proverbe, répliqua le paysan en remplissant un verre : *Où il y a de la gêne, il n'y a pas...*

— *Il n'y a pas de malotru*, acheva de Candé.

— Ah! bien, je ne savais pas cette fin-là,

dit le campagnard en riant et se coupant une tranche de jambon.

— Mais vous savez du moins qu'on ne se met pas à table chez les autres, sans y être invité?

— Chez les autres, c'est connu; mais chez soi, c'est autre chose.

— Chez soi! répétèrent de Candé et son compagnon; qui donc êtes-vous?

— Demandez mon nom à ma femme! cria le paysan en tendant les bras à Ernestine, qui venait d'ouvrir une des portes du salon.

V

Les deux amis restèrent stupèfaits. Baudry s'était levé et courut à la fermière qu'il embrassa bruyamment, en lui adressant vingt questions à la fois sur sa santé, sur la ferme et sur ce qu'elle avait fait pendant son absence. Ernestine, un peu confuse de cette expansion devant témoins, s'efforça de se dégager et

s'excusa de n'être point arrivée plus tôt; Guillaume venait seulement de lui annoncer le retour de Georges.

— Oui, oui, dit le fermier qui avait retenu une des mains de la jeune femme et la tapotait avec une tendresse caressante, j'aurais dû aller moi-même te prévenir tout de suite; mais j'ai rencontré ici ces messieurs qui m'ont reçu d'une manière... d'une manière qui m'a fait rester.

— Nous avons, en effet, à nous excuser, reprit M. de Candé avec un peu de contrainte, je ne connaissais point M. Georges.

— Ni moi, dit Berthaut... comprend-on que je n'aie point deviné?... il y a des jours où l'on est d'une sottise...

— Et pour plus d'un, ce sont les jours

ordinaires, ajouta Baudry; mais, après ça, d'autres que ces messieurs s'y sont trompés. Quand on voit la fermière si bien élevée, si savante et si jolie, le moyen de supposer qu'un gros malavisé comme moi soit le fermier?

Ernestine voulut l'interrompre.

— Oh! faut pas croire que ça me fasse de la peine, au moins, continua Georges en élevant la voix; la supériorité de ceux qu'on aime, ça ne peut pas vous humilier; bien au contraire, on s'en fait une gloire. Et puis ça me rappelle toujours ce que nous devons à la mère de M. le comte, et je me trouve doublement heureux de pouvoir rendre service à son fils.

— Ah! vous savez donc que M. de Candé se cache? dit Ernestine.

— M. Lenoir m'a raconté la chose quand je suis passé à Orléans, et, comme il m'a dit qu'il y avait du danger, j'ai laissé là toutes les affaires pour venir moi-même veiller au grain.

Et vous ne pouviez arriver plus à propos, ajouta le peintre, ne fût-ce que pour nous dérober aux recherches de votre compère Noiraud et de ses gendarmes.

— Restez donc calmes! C'est déjà fait, dit Baudry en riant; Noiraud et moi sommes amis comme deux doigts de la main. Je lui ai insinué qu'entre bons enfants on ne devait pas se chagriner, et que lorsqu'il passait de la contrebande à droite, il fallait regarder à gauche; si bien qu'il viendra, tout bêtement, boire la goutte à la ferme; puis! ni vu ni

connu, le rapport de demain dira que les oiseaux sont dénichés.

— Mais vous parliez de danger! objecta Ernestine.

— Ah! voilà : il paraît que l'adversaire de M. le comte n'a pas pu guérir.

— Il est mort?

— Et ça a mis la justice en campagne, de sorte qu'on a fini par savoir que vous étiez dans le pays.

— C'est Lenoir qui vous a prévenu?

— Oui; et ça me coûte à dire, mais il m'envoyait pour engager monsieur le comte à ne pas rester aux Fresnaies et à gagner l'Anjou. Il m'a remis pour cela de l'argent et des passe-ports.

— Le danger est-il donc si pressant?

— J'ai un mot de M. Lenoir qui doit vous expliquer la chose, dit Baudry en fouillant dans la poche de sa veste et remettant au comte une petite lettre.

Celui-ci la parcourut rapidement, la relut, puis la froissa avec dépit.

— Ainsi c'est sérieux? demanda Berthaut.

— C'est-à-dire que si nous ne laissons pas assoupir l'affaire avant le jugement, s'écria le comte. Lenoir nous menace de trois années de prison.

Le peintre fit un bond en arrière.

— C'est à quoi vient d'être condamné M. de Lorvaut pour sa dernière affaire.

— Trois années! répéta Berthaut épouvanté et en cherchant son chapeau; je me sauve.

— Où cela?

— Je n'en sais rien! en Suisse, en Italie, en Angleterre; partout où l'on ne connaît pas M. Dupin et sa législation.

— Et vous voulez partir ce soir?

— Sur-le-champ!

— Inutile! fit observer Baudry, le rapport de Noiraud nous donnera au moins vingt-quatre heures de répit; il suffit de se mettre en route demain; la cousine de M. le comte est avertie et tout sera préparé pour le recevoir à Beaupréau.

Berthaut fit quelques objections auxquelles le fermier répondit de manière à le rassurer complétement, et il fut décidé, d'un commun accord, que le départ n'aurait lieu que le lendemain.

VI

Restés seuls, les deux amis donnèrent un libre cours à leur colère. Tous deux se voyaient forcés de quitter une retraite où ils se plaisaient, pour un asile incertain, éloigné, et qui leur faisait entrevoir d'avance tous les ennuis d'une solitude forcée. De Candé, les bras croisés et la tête basse, parcourait le salon de droite à gauche, tandis que Berthaut,

la tête en l'air et les mains pendantes, le parcourait de gauche à droite, et, tous deux, s'envoyaient au passage les mêmes lamentations. Celui-ci regrettait son bonheur, celui-là ses espérances; l'un déplorait de partir au moment où les portes de l'Eden allaient s'ouvrir pour lui; l'autre, au moment où il en avait pris possession. C'était un feu croisé de plaintes sentimentales ou grotesques qui menaçaient de se prolonger sans mesure si Berthaut ne se fût tout à coup arrêté en poussant un bruyant éclat de rire.

— Eh bien, qu'avez-vous? demanda de Candé interrompu dans une de ses plus violentes imprécations.

— Pardieu! s'écria le jeune peintre, j'ai,

mon cher, ce que vous avez, c'est-à-dire un air prodigieusement ridicule.

— Comment?

— Savez-vous qu'on nous prendrait pour deux écoliers mis au pain sec! parce qu'il faut nous séparer de deux femmes aimables, nous jetons les hauts cris comme si c'était une perte impossible à réparer.

— Allons, encore vos folies!

— Mes folies! dites les vôtres; car enfin, si l'un de nous a le droit de se plaindre, c'est moi, qui perds un bien acquis; tandis que vous ne perdez qu'une probabilité!

— Eh! ne savez-vous point que c'est bien davantage? En renonçant à un bonheur conquis, on sait ce qu'on sacrifie, on met son amour-propre à supporter vaillamment la

perte ; mais partir sans avoir atteint le but, c'est plus qu'un chagrin, c'est une humiliation.

— Et qui vous empêche de l'atteindre, ce but ? N'avez-vous pas encore jusqu'à demain ? Voyons, que diable ! tout n'est point perdu, puisque je suis là pour vous seconder.

— Vous ?

— Moi, répéta Berthaut avec une emphase tragique :

Moi, dis-je, et c'est assez !...

Chargez-vous d'attendrir la femme, je me charge du reste.

De Candé haussa les épaules, mais le peintre réitéra sa promesse d'un ton plus

assuré. Le rôle de protecteur était une de ses ambitions; protéger les autres, c'était se placer momentanément au-dessus d'eux, et quoi de plus séduisant pour qui se trouve habituellement au-dessous? Ses encouragements finirent par réveiller les espérances du comte. Après tout, la moisson était semée, il suffisait de hâter la récolte. Ce départ subit pouvait devenir lui-même un moyen de succès ; c'était une occasion de regrets, d'attendrissement, et que n'obtient-on pas d'une femme qui pleure?

Une fois lancé dans cette voie, de Candé ne s'arrêta plus ; les difficultés échauffèrent sa fantaisie ; il sentit le besoin d'une réhabilitation à ses propres yeux. A la prudence un peu nonchalante qui avait jusqu'alors dirigé

sa poursuite, succéda tout à coup l'ardeur fiévreuse du dépit. Il se promit à lui-même de ne quitter les Fresnaies qu'après avoir réussi, et il décida qu'à tout prix il obtiendrait le soir même un rendez-vous d'Ernestine.

Il fallait seulement, pour cela, occuper le mari ; Berthaut déclara qu'il en faisait son affaire.

Comme il prenait cet engagement, Baudry rentra chargé des bagages qu'il venait de retirer du char-à-bancs. Guillaume le suivait avec deux cartons.

— Excusez du déballage, dit-il en se débarrassant ; ce sont les emplettes faites à la ville. Brrr... quel froid ! Aussi, ma foi, je viens de dire qu'on nous prépare un petit

punch au cognac : quand on est gelé, il n'y a rien de meilleur, ça fait l'effet du soleil sur le baromètre, ça vous remonte. Vous verrez comme la bourgeoise a le tour de main pour le punch au cognac.

— Ah ! c'est elle qui s'en charge? demanda Berthaut.

— Oui, répliqua Georges, je l'ai laissée dans la vieille salle occupée à tout préparer.

Le peintre et de Candé échangèrent un regard : de la part de celui-ci, il voulait dire: « *Si je pouvais la rejoindre !* » et, de la part de l'autre : « *Allez, je réponds de tout.* »

Cependant le fermier s'occupait à ranger les différents objets qu'il venait d'apporter, tels que graines, paniers, cuir de harnais, piéges à taupes, lorsque Berthaut aperçut au

milieu de ce *capharnaüm* deux masques d'assaut et une paire de fleurets.

— Comment donc, maître Georges serait-il par hasard le professeur d'escrime du village ? demanda-t-il ironiquement ; je vois là tout un arsenal.

— Ah ! oui, dit le paysan ; c'est le fils du maire à qui j'avais prêté ces rouillardes, et qui me les a rendues en passant.

— Vous tirez donc, mon cher ?

— C'est-à-dire qu'autrefois je poussais un peu la tierce et la quarte... c'est le bedeau de la paroisse qui m'a donné mes premières leçons.

— Le bedeau ? pardieu ! je serais curieux de savoir ce qu'il a pu vous apprendre.

— Eh bien ! mais rien de plus facile, inter-

rompit le comte qui saisit l'occasion au vol ; il y a deux fleurets et deux masques; voyons, messieurs, un assaut.

— Avec maître Georges, dit le peintre de ce ton de nonchalance impertinente qui indique l'homme sûr de lui-même ; comment donc, volontiers ; je suis à vos ordres.

— Oh ! faites excuse, reprit Baudry... je ne serais pas de force.

— Allons, de la confiance... Il y a fort longtemps que je n'ai tiré et je ne serais pas fâché de me refaire un peu la main.

Le peintre avait pris un des fleurets, qu'il fit d'abord ployer pour en essayer l'élasticité, et avec lequel il se mit ensuite à fouetter le vide d'un air menaçant. Le fermier voulut en vain décliner l'honneur qu'on voulait lui

faire. Le comte le força à prendre un des fleurets, et lui fit observer qu'on ne pouvait rien refuser à un hôte. Baudry se décida enfin en déclarant, selon la formule obligée, que c'était par *obéissance*. Berthaut fit signe à de Candé, qui s'esquiva.

— Voyons, maître Georges, s'écria-t-il en s'avançant nonchalamment vers le fermier, y sommes-nous ?

— Pardon, excuse, dit le paysan ; c'est que monsieur est sans doute très-fort.

— Mais non, mais non, reprit Berthaut, qui marquait des passes dans l'air avec une légèreté de poignet affectée ; je tire un peu, seulement. Allons, mon brave, attention là !

Il s'effaça négligemment, la main gauche derrière le dos, tandis que Baudry se mettait

en garde. Tous deux offraient dans ce moment un singulier contraste. Il y avait, dans l'attitude de l'artiste, un sorte d'élégance conventionnelle et de liberté assurée qui rendait plus frappante la lourdeur précautionneuse du paysan. Celui-ci, l'œil fixé sur le fleuret de son adversaire, para les premiers coups assez heureusement, mais avec une raideur de poignet dont Berthaut se plaignit.

— Plus de moelleux, maître Georges, plus de moelleux, s'écria-t-il; vous avez un jeu de l'épaule qui vous ôte toute prestesse... Voyons, vite à la riposte... une, deux... parez...

Georges para et poussa de plus une botte à fond qui fit ployer son fleuret sur l'épaule du peintre.

— Comment donc, très bien ! reprit celui-ci

en ricanant ; vous m'avez touché, mon cher, parole d'honneur, vous m'avez touché ! Du reste, ça arrive souvent ; quand on a affaire à quelqu'un qui n'a pas de principes, on est surpris par un coup de maladresse..... Ah !...

— Est-ce que j'ai encore manqué de principes ? demanda naïvement Baudry.

— Non, dit le peintre en se mettant plus soigneusement en garde ; c'est de ma faute, j'ai eu une distraction... Allons, là, ferme !

Georges lui porta une troisième botte, mais Berthaut, qui commençait à prendre de l'humeur, affirma que le fleuret lui avait passé par-dessus l'épaule et retira son habit afin d'être plus maître de ses mouvements.

Le fermier profita de cette suspension pour

noircir à la plaque du foyer le bouton de son fleuret, puis tous deux se remirent en garde.

Le peintre employa cette fois tout son savoir-faire; mais Baudry avait un jeu brusque et serré, que son poignet d'acier rendait irrésistible. Au bout de quelques minutes, le gilet blanc de l'artiste fut tigré d'autants de points noirs qu'une carte de l'archipel océanien. Il s'arrêta un instant pour reprendre haleine, en répétant d'un air un peu confus qu'il *n'était point en train*, mais qu'il allait se remettre et qu'il voulait sa revanche.

— Faut voir avant combien j'ai commis de maladresses, dit Baudry qui s'approchait pour compter les coups reçus.

Berthaut remarqua alors, pour la première fois, les marques imprimées par le fleuret, et jeta les hauts cris.

— Faites pas attention, dit le fermier tranquillement; c'est pour être sûr de s'entendre : comme ça, on ne peut compter que les vrais coups : c'est aussi commode que la coche des boulangers. Tout à l'heure nous allons finir le moucheté. Le bedeau disait qu'au régiment c'était de règle de continuer tant qu'il restait place sur le gilet.

— Comment, au régiment?

— Un peu. Notre bedeau avait eu le petit caporal pour chef de file avant d'avoir le curé; c'est même lui qui m'a empêché d'acheter un remplaçant.

— Vous avez donc servi?

— Huit ans, dans le 14e de ligne, où j'étais prévôt d'armes.

Berthaut fit deux pas en arrière. Ceci expliquait la leçon qu'il venait de recevoir, et rendait une plus longue lutte inutile. Il se hâta d'aller raccrocher son fleuret à un clou, en déclarant qu'il renonçait à sa revanche.

Georges répondit avec sa modestie accoutumée que s'il en restait là, c'était par *obéissance*.

VII

Le garçon de ferme entra au même instant avec le punch, dont les flammes bleuâtres montaient et retombaient comme des follets enchaînés.

La figure du paysan s'épanouit à cette vue.

— Ah! monsieur va juger du talent de ma femme, s'écria-t-il. Pose ça là, garçon; où est M. le comte.

— Il cause avec la bourgeoise, répondit Guillaume.

— Dis-lui que le cognac brûle.

— Et surtout ne l'attendons pas, ajouta Berthaut en approchant une chaise de la table, vu qu'il est indigne de nous tenir compagnie : ça ne sait boire que du vin de Champagne comme les pensionnaires.

Il fit signe à Baudry de se placer vis-à-vis, et s'empara de la cuiller à manche d'ébène pour remplir les verres. Le tête-à-tête bachique auquel il se préparait pouvait être regardé comme un nouvel assaut; mais, cette fois, il ne doutait point de ses avantages. Initié depuis longtemps aux habitudes anglaises, il passait, au *Café de Paris*, pour un des plus intrépides buveurs de la moderne gentilhom-

merie. Aussi s'occupa-t-il moins de se ménager lui-même que d'exciter son adversaire. Les verres à peine vidés étaient remplis de nouveau, avant que le paysan pût s'arrêter ou se reconnaître. Il avait d'abord fait quelques façons, mais il finit par se laisser aller, sans que ces libations répétées parussent obscurcir en rien sa raison. Loin de là, on eût dit qu'elles activaient son sang engourdi, et élucidaient ses perceptions. A mesure que les idées de Berthaut s'embarrassaient, celles de Georges devenaient plus claires; l'un semblait monter dans l'échelle intellectuelle autant de degrés que l'autre en descendait. Cependant, par une hallucination ordinaire à l'ivresse, le peintre attribuait à Baudry les désordres de son propre esprit;

ne le comprenant plus, il l'accusait de devenir incompréhensible, et riait tout haut du triomphe qu'il croyait remporter.

— Votre verre, maître Georges, votre verre, s'écriait-il en s'efforçant de lui verser à boire et versant à côté. Ne pouvez-vous donc plus le tenir droit? Ah! ah! ah! la main lui tremble! Est-ce que le punch vous prend sur les nerfs, mon brave?

— Nullement, dit le fermier en élevant son verre; à votre santé, bourgeois!

— A la vôtre... ou plutôt, non; à la santé des jolies femmes! nous sommes ici dans leur pays.

— C'est vrai.

— Il y a d'abord votre femme.

— Et madame de Gardv.

— Ah! Léontine... c'est un ange! répéta le peintre avec une admiration insolente.

— Le fait est, reprit le paysan, que madame la marquise a la physionomie drôlement avenante.

— Et le torse, ajouta Berthaut vivement... un véritable estampage de la Vénus de Milo.

— Avec ça un teint superbe...

— Une peau de blonde! je n'ai jamais pu aimer que les blondes, moi.

— Eh bien! voyez comme c'est heureux que M. de Gardy se soit trouvé de votre goût! car enfin il aurait pu épouser une brune, et ça vous eût été désagréable.

— Pour la *couleur!* mais il reste toujours les formes. Quand on est peintre, voyez-vous, mon cher, on étudie le beau sous

tous ses aspects et dans l'intérêt de l'art.

— Ah! voilà! répliqua le fermier en le regardant avec un mélange de gravité et d'ironie; c'est dans l'intérêt de l'art que vous étudiez madame de Gardy... reste à savoir si le mari, qui n'est pas artiste, comprendrait bien la chose.

— Le marquis?

— Oui; il pourrait revenir, et s'il entendait ce qu'on m'a raconté ce matin au château, peut-être bien qu'il trouverait à redire!... Il y a des gens qui ont si mauvais caractère... Sans compter que tout le monde ne peut pas prendre son parti sur certains désagréments... Je juge ça d'après moi, voyez-vous. Quand le malheur est venu, on a quelquefois l'air de se consoler; on fait

semblant de vivre, mais on a le cœur tué.

Berthaut regarda le fermier, qui était sérieux, et éclata de rire.

— Allons, c'est fait, murmura-t-il, il ne sait plus ce qu'il dit.

Et, cherchant à verser dans les verres le reste du punch :

— A bas les sermons, s'écria-t-il, je ne veux pas de morale, maître Georges... pour le moment j'aime mieux un citron ; voyons, demandez un citron avec du sucre et de la cannelle... je veux vous faire un grog de ma façon. Hourra! pour le grog ; *grog for ever.*

Baudry fit apporter ce qu'il demandait et le nouveau breuvage fut bientôt préparé : il acheva d'enlever au peintre le peu de raison

qui lui restait. Plus persuadé de l'ivresse du fermier à mesure que la sienne grandissait, il se mit à le plaisanter avec moins de précaution, et comme Baudry, embarrassé de sa bruyante gaieté, voulait y mettre fin en prétextant la nécessité de retourner près du comte, il s'écria qu'il ne le souffrirait pas, et que de Candé avait besoin d'être seul avec madame Ernestine.

Ces plaisanteries étaient prononcées d'un ton et accompagnées de rires qui ne pouvaient laisser de doute sur leur intention. Le fermier, tranquille jusqu'alors, tressaillit et devint pâle. Aucune inquiétude n'avait, avant cela, troublé sa pensée; mais, au premier soupçon, tous les souffles de la jalousie s'engouffrèrent dans cette âme comme un orage.

Rapprochant rapidement mille remarques faites sans y prendre garde et réunissant mille souvenirs, il passa, en quelques minutes, de la surprise au doute, du doute au saisissement, et du saisissement à l'épouvante. L'effet fut si terrible et si subit, que lui-même ne put s'en rendre compte. On eût dit une avalanche qui ensevelissait, en un instant, sous son froid déluge, toutes les fleurs de joie et de confiance écloses dans un simple cœur. Il s'était levé les lèvres serrées, l'œil dilaté, tremblant de tout son corps et pressant Berthaut de questions; mais celui-ci n'en comprenait plus le sens. Les mots seuls lui arrivaient et il les répétait en riant, sans savoir ce qu'ils voulaient dire. Georges eut beau le prier, le menacer, le saisir par les épaules

et le secouer avec prière ou avec rage, les réponses du peintre devenaient de plus en plus confuses. Comme le naufragé dont les forces s'épuisent, il s'enfonçait, pour ainsi dire, dans l'ivresse, balbutiant des phrases entrecoupées. Enfin, son front tomba sur l'un de ses bras appuyé à la table, et il s'endormit.

Baudry le laissa là et courut à la vieille salle, où devaient se trouver le comte et Ernestine; tous deux l'avaient quittée. Il monta à l'étage supérieur, traversant toutes les chambres qui étaient vides, redescendit comme un fou, parcourut de nouveau les pièces du rez-de-chaussée, et finit par se précipiter dans la cour en appelant :

— Guillaume!

Celui-ci sortit de la grange où il remisait le char-à-bancs.

— As-tu vu madame Ernestine? demanda précipitamment le fermier.

— La bourgeoise, dit Guillaume, elle doit être avec M. de Candé, comme d'habitude.

— Elle lui tient donc ordinairement compagnie?

— C'est-à-dire que depuis qu'il est ici elle ne le quitte point; madame Ernestine ne s'était jamais montrée si aimable pour personne.

— Eh bien! quand cela serait, où est le mal? s'écria le fermier qui répondait à sa propre pensée plutôt qu'aux paroles de Guillaume.

— Le mal, répéta le valet de ferme sur-

pris, j'ai pas dit qu'il y avait du mal.

— Alors, pourquoi espionner tes maîtres et juger ce qu'ils font? reprit Baudry qui, comme le loup de la fable, avait besoin de trouver un coupable.

— Faites excuse, dit Guillaume de plus en plus déconcerté; mais c'est vous qui m'avez demandé...

— Je t'ai demandé où était madame Ernestine.

— Eh bien, je crois l'avoir vue dans le jardin.

— Par ce temps?

— Oui, elle se promenait tout à l'heure dans la neige avec M. le comte.

Baudry courut à la porte grillée qui séparait la cour du jardin et les aperçut en effet

dans l'allée de tilleuls. M. de Candé tenait le bras d'Ernestine sur le sien et lui parlait vivement, la jeune femme écoutait, la tête baissée, la joue en feu et sans prendre garde à la neige, dont quelques flocons tombaient encore et brillaient sur sa chevelure noire. Baudry allait s'élancer vers eux, lorsque le brigadier Noiraud parut à la grande entrée avec les deux gendarmes.

VIII

Le fermier n'eut que le temps de courir à leur rencontre et de les conduire dans la vieille salle, où il leur fit servir des rafraîchissements, tandis que Guillaume avertissait le comte de ne point se montrer. La visite du brigadier se prolongea, et fut suivie de celle du régisseur de madame de Gardy qui venait terminer une affaire de charrois, pour la-

quelle Georges l'avait vu le matin même. Il fallut discuter des conditions, régler des prix. Le fermier, bourré d'angoisses, accordait tout pour être libre plus vite; mais l'homme d'affaires entrait sans cesse dans quelque nouvelle complication. Enfin, pourtant, il se décida à repartir.

La nuit, qui vient rapidement à cette époque, était déjà presque close. Baudry referma la grande porte, donna les derniers ordres à Guillaume, et monta à la chambre de la fermière. Mais, près d'entrer, il s'arrêta; ses jambes tremblaient sous lui, ses tempes battaient bruyamment, et la sueur perlait sous ses cheveux. Cependant, après un moment d'hésitation, il ouvrit doucement la porte de la jeune femme.

Sa chambre était sombre, il crut d'abord qu'il n'y avait personne; mais le bruit d'une respiration oppressée attira son attention. Il fouilla, du regard, l'obscurité et distingua enfin Ernestine; elle était accroupie sur une chauffeuse, dans le coin le plus obscur, la tête appuyée sur ses genoux. Le fermier l'appela à demi-voix; elle se redressa avec un cri.

— Ne craignez rien, c'est moi, dit-il en entrant.

Elle passa vivement son mouchoir sur ses yeux; malgré la nuit, Georges s'en aperçut.

— Pourquoi êtes-vous ici sans lumière? demanda-il.

— Mon Dieu, je ne sais, bégaya Ernestine, le jour est tombé sans que j'y aie pris garde;

mais, si vous le désirez, nous allons descendre.

— Tout à l'heure, dit le paysan; voilà bien du temps que nous sommes séparés; je voudrais d'abord vous parler... causer de confiance...

La jeune femme, qui s'était levée, resta debout : il alluma une bougie et vit que ses yeux étaient rouges.

Il ne dit rien pourtant, mais tâchant de reprendre son ton habituel :

— Je n'ai pas encore pu vous dire que j'avais fini toutes mes affaires à Orléans, reprit-il.

— Ah !... toutes !... finies ? répéta machinalement Ernestine qui retenait ses larmes avec effort.

— Oui, continua le fermier,... ça pas été sans peine ; j'ai dû courir chez les experts, chez les hommes de loi.... j'avais pas le temps de me reconnaître. Mais, vous aussi, vous avez eu de l'occupation... il a fallu recevoir M. le comte et le cacher... car il est arrivé ici tout de suite après mon départ?

— Le lendemain, je crois, balbutia Ernestine.

— Ah ! vous n'êtes pas sûre? dit Baudry en la regardant.

— Pardonnez-moi, c'est bien le lendemain.

— Comme ça s'est trouvé.... de cette manière vous n'êtes pas restée seule... M. le comte vous a fait une compagnie.

La voix du fermier fléchissait de plus en plus.

— J'étais inquiète de ne point vous voir revenir, fit observer Ernestine.

— Vrai ! dit Baudry, vous vous êtes donc aperçue de mon absence ?

— Pouvez-vous en douter, Georges ?

— Non, reprit-il avec une émotion qui ne cherchait plus à se cacher ; il ne faut pas que j'en doute, n'est-ce pas ? dites-moi ça, Ernestine. Si vous saviez quel bien vous me faites ! Que moi, je désire être ici, c'est tout simple, j'ai besoin de vous voir... ça me fait vivre ; mais, pour vous, ça ne peut pas être la même chose.

— Pourquoi cela ? demanda la jeune femme en se retournant à demi.

— Oh ! pourquoi, pourquoi, reprit Baudry, parce que je me rends justice. Je sais bien ce

que je vaux, allez ! Ici où l'on passe pour un savant quand on sait signer son nom avec un paraphe, on a bien pu faire de moi un conseiller municipal, même un adjoint du maire ; ça prouve seulement que les borgnes sont heureux de se trouver dans le royaume des aveugles ; mais je me connais ; car en définitive on a beau avoir la vue courte, on est toujours assez près de soi-même pour se voir.

— Encore ces idées ! interrompit la jeune femme qui fit un mouvement vers Georges.

— Ce ne sont point des idées, reprit celui-ci avec une triste insistance, ce sont des faits, c'est la vérité ! J'aurais dû y penser plus tôt, mais il n'est jamais trop tard pour réparer une folie le moins mal qu'on peut. Aussi voyez-vous, Ernestine... une supposition que vous

ne pourriez point vous habituer..... à ce que je suis.... que j'arriverais enfin.... à trop vous déplaire...

La jeune femme voulut protester.

— Non, je suppose, je suppose, continua Baudry précipitamment, eh bien, dans ce cas vous viendriez me dire : Georges, ça ne peut pas continuer comme ça ! Moi j'ai tout ce qu'il faut pour briller et être aimée, tandis que vous, au contraire, vous êtes un paysan sans manières, sans esprit...

— Y pensez-vous ? Georges.

— Faut dire la vérité à ses amis ! reprit le fermier avec une conviction ingénue ; si vous veniez ainsi me déclarer votre pensée, m'avouer loyalement que je vous suis à charge, ça me ferait une grande douleur ; mais malgré

tout... je crois, oui, je crois que je vous dirais merci.

La jeune femme poussa un cri de surprise.

— Je vous dirais merci pour avoir été franche, ajouta Georges avec une chaleur douloureuse ; merci pour ne pas m'avoir humilié par un mensonge ; car, nous montrer de la confiance c'est prouver qu'on nous suppose du bon sens et du cœur. Je vous dirais merci surtout pour avoir compris que ce que je voulais avant tout, c'était vous voir heureuse.

— Ne le suis-je donc pas ? demanda Ernestine d'une voix timide.

— Je suppose toujours, dit le fermier. Après tout, chacun entend le bonheur à sa manière... et s'il n'y avait que moi pour empêcher le vôtre, il ne faudrait pas vous inquié-

ter; parce que je ne l'empêcherais pas longtemps.

— Que feriez-vous donc ? demanda la fermière en le regardant presque effrayée.

— Je partirais.

— Vous ! vous me laisseriez seule ! Et que deviendrais-je sans vous ?

— Oh ! j'y ai déjà songé ! J'y ai songé le jour même où vous avez consenti à m'épouser. Je me suis dit alors : Voilà une brave créature qui n'a ni parents, ni fortune, et dont je deviens tout l'avenir !... mais si je changeais pour elle !... si je me ruinais !... si je mourais !...

— Georges !...

— Dam ! ça peut arriver à tout le monde, continua naïvement le fermier ; dans ce cas,

me suis-je dit, elle resterait donc sans ressources? sa vie dépendrait de moi ? ça ne peut être ? De quelque côté que le vent tourne, il faut qu'elle n'ait rien à craindre. Alors je suis allé voir le notaire, vous savez, M. Lefebvre; le brave homme a compris la chose; il a écrit sur du papier timbré ; j'ai signé tout ce qu'il a voulu, et maintenant, Ernestine, quoi qu'il arrive, vous êtes chez vous.

La fermière joignit les mains.

— Que me dites-vous là, Georges? s'écria-t-elle, vous vous êtes dépouillé pour moi et vous ne m'en avez jamais parlé!

— A quoi bon? répondit le paysan simplement; dès que c'était fait, il n'y avait plus besoin de s'en occuper. Aujourd'hui même, je ne sais pas pourquoi je vous l'ai dit, car

je n'étais point venu pour cela, mais une parole en amène une autre; on se laisse aller sans y penser.

Ernestine saisit ses deux mains et les serra dans les siennes avec un attendrissement passionné.

— Ah! comment vous remercier? dit-elle; tant de générosité pour moi, quand je n'ai rien fait pour vous! Georges, mon ami.... oh! vous êtes trop noble, trop bon!...

— Bon, répéta Baudry, qui avait ramené les mains de la jeune femme contre sa poitrine et qui contemplait avec angoisse, son visage marbré par les larmes; non, non, ne croyez pas cela! ce que je fais, ce n'est point parce que je suis bon, c'est parce que

je vous aime! c'est parce que je voudrais vous voir oublier ce que je suis. Ah! vous ne savez pas tout ce que je donnerais pour avoir été élevé comme vous, pour être capable de vous faire honneur! quand je rencontre d'autres hommes qui ont tout ce qui me manque à moi, je souffre, voyez-vous, je souffre... parce que je suis...! Eh bien, oui, à quoi bon le cacher... je suis jaloux!

— Vous!

— Jaloux comme un malheureux, comme un fou! jaloux des lettres que vous recevez, que vous écrivez; jaloux surtout quand ceux que je vois ici ne sont pas des paysans comme moi; quand je pense que vous devez faire des comparaisons!... comme maintenant, par exemple, avec M. le comte!...

— Ah ! c'est à lui que vous pensez ! s'écria la fermière en pâlissant.

— Eh bien ! oui, dit Baudry abandonnant tout mystère et tout détour ; j'aime mieux ne rien vous cacher. Il a suffi de quelques mots prononcés tout à l'heure par le peintre et de cette promenade que je vous ai vue faire sous la neige avec M. de Candé, pour me tourner entièrement l'esprit. J'ai tort, je le sais bien ; c'est manquer de confiance, c'est vous faire insulte ; mais que puis-je vous dire, sinon que malgré moi mon cœur se tord, que je regarde, que j'écoute, que j'ai peur ! Fâchez-vous, grondez-moi ; je le mérite bien ; mais ça m'étouffait et j'avais besoin de vous dire la vérité.

IX

Il y avait tant d'ouverture de cœur dans cet aveu fait d'une voix tremblante, avec des larmes au bord des paupières, qu'Ernestine, déjà émue, ne put y résister. Son esprit, troublé par les séductions du comte, flottait dans une douloureuse incertitude, entre les attirements du rêve et les devoirs de la réalité. Les paroles de Georges tom-

bèrent dans cette nuit comme un rayon. Toutes les existences ont de ces heures de lumière où se révèle inopinément quelque perspective ignorée. Il en est souvent d'une âme près de laquelle nous vivons, comme de la demeure voisine qu'un mur sépare de la nôtre; au delà de ce mur nous ne supposons qu'une sombre cour ou de froids édifices, lorsqu'un jour l'orage abat la séparation et nous montre un parterre émaillé, de vertes allées et des charmilles gazouillantes. Jusqu'alors la jeune femme n'avait point vu au fond du cœur de Georges. Pour la première fois elle comprit cette vaillante nature, si facile à la joie, si généreuse dans la douleur. Ce fut, en même temps, pour elle, une réhabilitation et un

remords. Violente dans son repentir comme toutes les âmes loyales, elle jeta un de ses bras autour du cou de Baudry, appuya la tête sur sa poitrine et fondit en larmes.

Le fermier, hors de lui, la serra contre son cœur en s'accusant et en lui demandant pardon de l'avoir affligée ; mais elle posa la main sur ses lèvres et s'écria :

— Taisez-vous, Georges, ne vous excusez pas; votre bonté me fait mal. Ah ! ce n'est pas à vous qu'il faut pardonner, mais à moi, puisque je vous ai fait souffrir.

— Non, non, interrompit le fermier, à qui la tendresse d'Ernestine avait déjà rendu sa sérénité et qui souriait sous ses larmes; c'est de ma faute. Mais il faut me le dire, voyez-

vous! j'aurai tant de reconnaissance si vous me prouvez que je suis un imbécile... et ça vous est si facile? Vous savez bien que je fais ce que vous voulez. Dites-moi d'être tranquille, il faudra bien que je le devienne; assurez-moi que le comte ne pense pas à vous et je le croirai.

— Mais, si pour vous donner cette assurance... il fallait mentir? murmura la fermière avec effort.

Baudry fit un mouvement terrible; elle le retint dans ses bras.

— Ah! vous avez promis de m'entendre, continua-t-elle vivement; vous ne voudriez pas me faire repentir de n'avoir voulu rien vous cacher?

— C'est juste, dit Georges, parlez, Ernes-

tine ; je vous écouterai sans rien dire et sans bouger : voyez plutôt.

Il se laissa tomber sur un fauteuil ; la jeune femme s'assit à ses pieds, un bras appuyé sur ses genoux, et commença à lui raconter ce qui s'était passé depuis l'arrivée du comte. Elle avoua tout ; mais, avec l'adresse instinctive des femmes, elle côtoya, pour ainsi dire, le péril des aveux, en évitant tout ce qui eût pu irriter Georges ou l'affliger.

La faute de M. de Candé avait été de se rappeler imprudemment un rêve des jeunes années, la sienne de l'avoir écouté avec trop de patience ; quant au trouble qui s'était éveillé en elle, quant aux hésitations dont elle rougissait maintenant, il n'en fut

point question; peut-être même les avait-elle déjà oubliées; car, dans ces âmes flottantes où l'impression a la durée d'une fleur, le souvenir semble avoir celle d'un parfum. Du reste, à mesure qu'elle parlait, le visage de Georges reprenait sa sérénité; les plis s'effaçaient sur son front épanoui, un rayon souriant commençait à luire au fond de son œil, et je ne sais quelle ironie flottait autour de ses lèvres détendues.

Lorsque Ernestine eut achevé, il prit, à deux mains, la tête qu'elle appuyait sur son bras, la releva vers lui et posa les lèvres sur ses cheveux parfumés.

— Ah! tu me pardonnes! s'écria-t-elle en se pressant contre son cœur.

— Je t'aime! répondit Georges attendri, et

je remercie Dieu d'être arrivé à temps. Tu sais que le comte part demain?

— Il me l'a dit tout à l'heure, au jardin, répliqua-t-elle en hésitant.

— C'était donc là ce qui le faisait parler avec tant de feu? Il se plaignait sans doute!... il eût voulu quelque consolation.

— Il me demandait une dernière entrevue avant son départ!

— Quand cela?

— Ce soir.

— Ici?

— Non; au petit pavillon du jardin, où il doit m'attendre... après le souper.

— Et c'était convenu?

— Je n'avais rien promis! répliqua vive-

ment la jeune femme, qui n'osait dire qu'elle n'avait non plus rien refusé.

Un éclair passa dans les yeux de Baudry, mais un éclair de malice plutôt que de colère. Ernestine l'interrogea du regard avec inquiétude; il la rassura doucement, lui promit de ne rien laisser voir à M. de Candé et continua à lui parler avec une bonté caressante jusqu'à l'arrivée de Guillaume qui annonça le souper.

Le comte, également averti, attendait au petit salon, car, en arrivant aux Fresnaies, il n'avait voulu rien déranger aux habitudes établies. Ce repas du soir était d'ailleurs favorable à ses projets, il lui permettait de prolonger les tête-à-tête et ajoutait aux épanchements le trouble de la solitude, du silence et de la nuit.

Berthaut, enfin réveillé, avait rejoint de Candé qui lui expliquait sans doute ses galants travaux de la journée, car lorsque Georges parut, il fit un signe et s'arrêta brusquement.

Le fermier descendait seul. Il pria ses hôtes d'excuser Ernestine qui s'était trouvée prise d'une indisposition subite et venait de s'enfermer.

Les deux Parisiens se regardèrent et l'on se mit à table dans les meilleures dispositions.

Les manières du comte avaient quelque chose de triomphant ; le peintre était plus goguenard que jamais, et le fermier répondait à ses épigrammes avec une bonhomie guillerette. En voyant l'accord amical établi entre

les trois convives, on eût pu se demander, comme Figaro, quels étaient les trompeurs et les trompés.

Enfin, dix heures sonnaient à la pendule, on se leva de table. Baudry souhaita à ses hôtes une heureuse nuit en les avertissant qu'il fallait partir le lendemain dès le point du jour, puis entra dans la chambre qu'il occupait au rez-de-chaussée. Les deux Parisiens, qui avaient échangé un signe d'intelligence, gagnèrent le jardin . . . .

. . . .

X

Le lendemain, à l'heure où le soleil levant faisait étinceler les toits de la ferme couverts d'une neige veloutée, la porte du pavillon du jardin s'ouvrit et Berthaut parut sur le seuil avec le comte. Ils avaient l'habit boutonné jusqu'au menton, le chapeau enfoncé sur les oreilles, les mains plongées dans les poches de leurs pantalons, et s'avançaient les

jarrets ployés en trottinant et grelottant.

Sortis ensemble la veille, après le souper, l'un pour rejoindre la fermiere au rendez-vous désigné, l'autre pour faire sentinelle pendant l'entrevue, ils avaient vainement attendu jusqu'au moment où, voulant rentrer, ils s'étaient trouvés prisonniers dans le jardin et forcés de chercher un abri dans le pavillon où ils venaient de passer la nuit. Ils se dirigeaient vers la porte du potager, décidés à appeler s'ils ne la trouvaient point ouverte, lorsque leurs noms, prononcés à haute voix, les fit retourner.

Ils levèrent les yeux; la fenêtre de la chambre d'Ernestine venait de s'ouvrir, et ils aperçurent Georges, la tête encore enveloppée d'un foulard de nuit. Un de ses

bras entourait la taille de la fermière qui, les cheveux à demi défaits, confuse et l'œil chargé de langueur, s'appuyait à son épaule.

Le comte fit un bond en arrière; Berthaut prit son lorgnon pour mieux voir.

— Dieu me pardonne! ce sont bien ces messieurs, dit Baudry.

— Comment! ils sont ensemble? s'écria involontairement le peintre en désignant à de Candé la chambre de la jeune femme.

— Ces messieurs cherchent le frais bien matin, reprit le fermier avec bonhomie; il faut qu'ils m'excusent si je les ai fait attendre; ils doivent comprendre qu'ici il est facile de s'oublier!...

Un regard de tendresse admirative, jeté

sur Ernestine, acheva sa pensée; le sang monta au visage du comte.

— Maître Baudry avait promis de tout préparer pour le point du jour, dit-il avec hauteur.

— Guillaume attèle le char-à-bancs, fit observer Georges, et je vais ouvrir à ces messieurs la porte du jardin.

— Ils sont donc enfermés? demanda Ernestine surprise.

— Depuis hier! répliqua tranquillement le fermier.

La jeune femme et les deux Parisiens firent un mouvement.

— Ainsi, ce n'était point un hasard! s'écria de Candé, c'était une mystification.

— Faites excuse, reprit Baudry en ap-

puyant, *c'était une précaution !* chacun défend son pauvre bien comme il peut. J'avais peur d'un incendie, j'ai éloigné le feu de la maison. Monsieur le comte doit comprendre que c'était lui rendre service en même temps qu'à moi-même.

— Reste à savoir comment je prétends le reconnaître, dit de Candé, dont l'orgueil blessé se tournait en sourde rage; maître Baudry a compté sur l'avantage que lui donnait sa position; mais je dois le prévenir que je n'ai jamais supporté impunément une insolence.

— Plaît-il? interrompit le fermier qui redressa la tête; monsieur le comte s'est sans doute trompé de mot.

— Nullement.

— Alors, c'est de personne, reprit Baudry avec un calme qui ne manquait pas de dignité. Il me semble que nous jouons ici un singulier jeu. Monsieur le comte est venu aux Fresnaies, où tout le monde l'a reçu avec plaisir; et, pour se désennuyer, il a cherché à mettre le trouble parmi des gens qui s'aimaient ; il a voulu les rendre malheureux ou ridicules, et maintenant il se fâche de n'avoir pas réussi? Monsieur le comte pense alors qu'il fallait le laisser faire.

Berthaut lança à de Candé un regard qui voulait dire : C'est vous qui avez tort.

— Mais, peut-être, reprit le fermier en s'animant, peut-être qu'il me sera du moins permis de demander à monsieur le comte quel droit il avait à la préférence de ma

femme? Est-ce parce qu'il est de meilleure maison que moi? En fait d'amour, on n'a pas à fournir ses preuves de noblesse! Est-ce parce qu'il a plus d'esprit? Il aurait dû s'en servir pour connaître son devoir et ne pas répondre à la confiance par la trahison. Est-ce parce qu'il aime mieux? Ah! sur ce point-là je le défie! car cet amour, qui n'est pour lui qu'un passe-temps, est toute mon occupation à moi, c'est mon bonheur, mon luxe : j'en ai fait ici-bas mon paradis, et, s'il le fallait, j'en ferais mon linceul!

Deux larmes brillaient dans les yeux du campagnard, qui serra contre lui la jeune femme.

Le comte et Berthaut se regardèrent.

— Décidément, mon cher, dit celui-ci

tout bas, vous avez perdu la partie ; il a quinte et quatorze et le point.

Au lieu de répondre, de Candé tourna brusquement le dos, et gagna la porte du jardin que l'on venait d'ouvrir.

. . . .

XI

Un quart d'heure après, les deux fugitifs étaient assis, côte à côte, dans le char-à-bancs, et Guillaume achevait de rassembler les rênes du cheval. Dans ce moment, Georges sortit de la ferme et s'approcha avec une expression de cordialité respectueuse. Il présenta à M. de Candé les passe-ports qui lui avaient été remis à Orléans.

— M. Lenoir, ajouta-t-il, m'a de plus confié cinq billets de banque.

— Pour nous? s'écria Berthaut, qui avança la main.

— Pour M. de Candé, dit Georges en souriant.

Le peintre suivit de l'œil les chiffons de papier végétal que son compagnon glissait dans son portefeuille.

— Voilà des envois qui me sont inconnus, dit-il d'un ton pensif, et cependant j'avais écrit à mon marchand de tableaux de me faire parvenir quelques centaines de francs.

— M. Berthaut aurait-il besoin d'une avance, demanda gaiement le fermier en rouvrant son carnet; j'ai là un petit bon de cent écus sur le receveur d'Angers.

— Vous ! dit le peintre étonné ; ah çà ! mais, à la campagne, on a donc de l'argent.

— Faut bien, fit observer Baudry; nous ne sommes pas assez riches pour avoir des dettes.

— Berthaut se retourna vers son compagnon :

— C'est à n'y plus rien reconnaître, s'écria-t-il. Autrefois on regardait les campagnards comme de pauvres diables, comme des lourdauds, comme des Georges Dandin ; maintenant, ils prêtent de l'argent, ils ont été maîtres d'armes, et ils se débarrassent des galants de leurs femmes.

— La révolution a pénétré partout, répondit le comte à demi-voix ; il n'y a plus de paysans.

— Mais où sont donc alors les imbéciles? demanda le peintre.

— Bah! qui sait? répliqua Baudry en le regardant d'un air de malice narquoise; peut-être bien qu'ils se sont faits bourgeois!

UN

ROMAN DE RENCONTRE

I

Écouflan est un bourg situé à quelques lieues d'Angers, sur la rive gauche de la Maine, et possédant tout ce qui constitue le chef-lieu communal d'une nation civilisée; c'est-à-dire qu'on y trouve un maire doté d'adjoints, un curé avec son vicaire et un magister plus ou moins cousin du be-

deau. Écouflan a même un aubergiste ! un aubergiste-modèle tenant un bureau de tabac, ferrant les chevaux, écrivant les lettres d'amour des bateliers et vendant de le quincaillerie ! Maître Loret, qui eût été le père du cumul si les grands dignitaires de l'Université ne l'eussent inventé, exerçait de plus les honorables fonctions de garde-champêtre, de taupier et de tambour de la garde nationale, laquelle n'a jamais existé. Enfin, à ses moments perdus, il parle politique avec le percepteur et donne des consultations aux malades. Il excelle surtout, dit-on, à trouver les trois cheveux qu'il faut tirer pour relever la luette (qu'il appelle l'*alouette*), et à remettre en place, au moyen d'une formule, les estomacs *dé-*

crochés. Avec cela, maître Loret fait ses pâques, chante au besoin la gaudriole et trouve moyen de connaître les affaires de tous les buveurs qui s'arrêtent dans son cabaret.

Au moment même où s'ouvre notre histoire, l'aubergiste d'Écouflan s'acquittait de ce devoir d'hospitalité envers un jeune étranger assis près du seuil de son bureau de tabac. Tout en donnant des ordres pour le souper du nouveau-venu, il avait réussi à apprendre qu'il s'appelait Alfred Morny, qu'il était Parisien, que ses parents l'avaient laissé maître absolu d'une vingtaine de mille francs de revenu, et qu'il parcourait la France en artiste, c'est-à-dire avec des guêtres, un chapeau corné et peu de chemises.

Un observateur bien instruit eût pu ajouter que le jeune homme avait quitté son logement de la rue de Provence par lassitude de l'existence trop faite qu'il y avait menée jusqu'alors. Pour l'homme riche, en effet, Paris n'est qu'un immense restaurant où il trouve toute chose prête sans avoir besoin de rien préparer, la facilité de la jouissance ôte à celle-ci son filet de vinaigre; on vous fait la carte des plaisirs, et à peine en avez-vous nommé un, qu'il vous est servi tout paré !

Alfred Morny avait fini par trouver ce bonheur monotone. Il lisait les romans contemporains et eût voulu retrouver dans la vie quelques-unes de ces aventures de haut goût qu'il y voyait racontées; mais

l'expérience trompait toujours son espoir; le romanesque avait complétement disparu des douze arrondissements et de la banlieue. S'était-il retiré vers le sud, comme les baleines, ou comme les ours, vers le nord? *là était la question!* en tous cas, Morny résolut de s'en assurer. Il mit ordre à ses affaires, se fit donner une lettre de crédit par son banquier et partit à la recherche d'un roman de rencontre, comme les aventuriers du moyen âge partaient à la recherche du saint Graal.

Il venait de traverser l'Orléanais, le Blaisois et une partie de l'Anjou sans avoir encore trouvé autre chose sur son chemin que des gendarmes et des rouliers; mais en revanche il avait appris ce que c'était la soif, la faim,

les lits d'auberge et le vin du cru; misères charmantes quand elles sont volontaires et dont les frêles aiguillons donnent plus de saveur au plaisir.

A tout prendre, notre Parisien n'était donc pas mécontent de son excursion : il avait mis son imagination à la fenêtre, comme une autre sœur Anne, et il lui demandait, d'heure en heure, si elle ne voyait rien venir.

II

Il allait rouler sa troisième cigarette de pur Havane, lorsque maître Loret, qui était allé jeter le coup d'œil du maître à la cuisine, vint lui annoncer qu'il serait bientôt servi. Le jour était tombé ; quelques rouges lueurs empourpraient seules le couchant, tandis que dans le reste du ciel, d'un bleu pâle, commençaient à scintiller les étoiles. Les groupes

qui, quelques instants auparavant, garnissaient les seuils, étaient rentrés pour le repas du soir, la solitude et le silence venaient avec l'obscurité. Dans ce moment, le galop d'un cheval se fit entendre au loin, s'approcha rapidement et retentit tout à coup sur les cailloux de la rue qui conduisait à l'auberge de maître Loret.

Celui-ci avait dressé la tête et tressailli à la vue du cavalier qui venait de tourner le chemin.

— Dieu nous sauve! c'est M. Germain! murmura-t-il d'un accent troublé.

Morny allait lui demander ce que c'était que M. Germain, lorsque le cavalier arrêta brusquement sa monture devant l'auberge.

— Est-ce toi, père Loret? dit-il d'une voix

rude et comme s'il n'eût point reconnu l'aubergiste au milieu du nuage de poussière que sa course venait de soulever.

— A vous servir, monsieur Germain, repondit Loret avec une réserve tout à fait en dehors de ses habitudes.

— Viens ici!

L'aubergiste s'approcha le bonnet à la main.

— Fais-tu toujours le commerce de ferraille?

— Toujours, monsieur Germain.

— Alors tu vends des vis et des crampons?

— Sans doute.

— Apporte-moi ce que tu as de plus fort.

— En crampons et en vis?

— Oui.

— C'est-il pour quelques réparations à faire au manoir?

— Cela ne te regarde pas.

— Excusez, ce que j'en dis c'est sans intention...

— Va et reviens... Ah! tu apporteras aussi une chaîne ou une corde neuve... mais, au nom de Dieu ou du diable, hâte-toi, je te dis que c'est pressé!

III

Maître Loret rentra pour chercher ce qu'on lui demandait, et le cavalier demeura droit sur sa monture, les rênes rassemblées afin d'être prêt à repartir. Morny put alors l'examiner avec plus d'attention.

C'était un homme de cinquante ans, d'une apparence robuste et vêtu d'un costume de chasse déformé par un long usage. Il avait le

visage dur, les mouvements brusques et la voix impérieuse; sa barbe noire, entremêlée de quelques fils argentés, était courte, touffue et négligée. On pouvait croire qu'un motif pressant l'amenait au village, car son cheval n'était point sellé, et sa croupe fumante prouvait suffisamment la rapidité de la course qu'il venait de fournir. Après quelques minutes d'attente, l'étrange cavalier commença à donner des signes d'impatience et à frapper le cou de sa monture avec le nerf de bœuf qu'il tenait à la main. Visiblement en proie à quelque préoccupation pénible, il regardait autour de lui sans paraître rien voir et murmurait entre ses dents des mots inachevés. Enfin il se redressa avec une exclamation d'impatience et appela maître Loret.

Celui-ci répondit de la maison et reparut bientôt chargé d'un bissac dans les poches duquel tintaient les ferrailles qui lui avaient été demandées.

— Voilà, monsieur Germain, s'écria-t-il avec un empressement obséquieux ; c'est tout ce que j'ai de mieux.

— Et la corde? interrompit le cavalier.

— Je l'apporte aussi ; il y en a douze brasses.

— Passe au cou de mon cheval.

L'aubergiste fit ce qui lui était ordonné, et, sans ajouter un mot, sans prendre congé, son singulier acheteur tourna bride, appuya les talons aux flancs de sa monture et disparut dans un nuage de poussière.

— Eh bien, et le paiement? dit Morny étonné.

Maître Loret hocha la tête.

— C'est pas ça qui m'inquiète, répliqua-t-il; M. Germain a plus d'arpents de terrains dans le pays que je n'ai d'aunes de toile dans mon magasin.

— Et il demeure ici près?

— Au château de Rovière, qui lui appartient avec toutes ses contenances et dépendances.

— Pardieu! s'écria Morny en secouant la cendre de sa cigarette, voilà un curieux châtelain qui court les routes sur un cheval sans selle pour acheter lui-même une corde et de vieux clous. Que diable veut-il faire de ce qu'il vient d'emporter?

L'aubergiste ne repondit pas sur-le-champ. Il branla la tête d'un air capable, respira bruyamment et répliqua enfin en baissant la voix :

— Vaut autant ne pas y penser; le couvert de monsieur est mis, et on va lui servir à souper.

Notre Parisien le suivit dans une pièce qui servait à la fois d'arrière-boutique, de buvette et de salle à manger. Mais l'air mystérieux avec lequel maître Loret venait de lui répondre avait éveillé au plus haut point sa curiosité. Voulant à tout prix en savoir davantage, il déclara donc à son hôte qu'il n'avait jamais pu s'habituer à manger seul et qu'il le priait d'apporter son couvert afin de lui tenir compagnie. Maître Loret voulut

faire d'abord quelques façons, mais il dut céder en entendant le Parisien demander deux bouteilles de *bouché;* et, moitié joyeux, moitié confus, il vint placer de l'autre côté de la table, son assiette, son verre et son couteau.

IV

Le souper préparé était médiocre pour Morny, mais pour son invité, c'était un festin ; car c'est surtout à l'aubergiste de village que l'on peut appliquer le fameux *sic vos non vobis* de Virgile. Si ses canards engraissent, si ses poules pondent, si les fruits de son verger mûrissent, ce n'est jamais que pour l'hôte passager que le hasard lui envoie. Lui

se contente des fruits véreux, des œufs tournés et des volailles mortes. Comme le fameux comte d'Essex, qui faisait des rois et ne pouvait point l'être, il fait des festins qu'il ne doit jamais manger. Maître Loret fut donc singulièrement sensible à l'exception faite en sa faveur par le voyageur parisien. Plus souriant chaque fois que son verre se remplissait et plus expansif chaque fois qu'il l'avait vidé, il se laissa aller enfin à répondre à toutes les questions de son hôte.

— Ah ! vous voulez savoir ce que c'est que M. Germain, dit-il en baissant la voix, par habitude ; au *physique*, comme disent les bourgeois, c'est chose facile : M. Germain est un richard qui vit renfermé au château de Rovière et qui tire des coups de fusil sur

ceux qui veulent regarder par-dessus les murs; mais, au *moral*, c'est plus louche. Il y en a qui racontent des histoires à vous donner la *petite mort;* moi je sais ce que j'ai vu ou entendu.

— Et qu'avez-vous vu et entendu? maître Loret?

— Une drôle d'histoire, monsieur; il y aura de ça trois ans à la Saint-Martin. Figurez-vous que j'étais à table comme me voilà, quand je vois entrer trois bourgeois très-bien couverts qui demandent à se rafraîchir et qui vont s'asseoir à cette table qui est là-bas près de la petite fenêtre. Naturellement je cours au cellier et je leur sers une bouteille de mon meilleur; alors le plus vieux, qui avait la croix de mérite, me demanda

si je connaissais le propriétaire du château de Rovière. — M. Germain? que je réponds. — Oui, M. Germain de Léroul, qui a fait la guerre de Vendée en 1814. — C'est bien ça. — Et vous connaissez également sa femme? — Quelle femme? — Celle qui vit avec lui à Rovière. — Il y a une femme à Rovière? — Ne l'avez-vous donc jamais vue? — Voici la première fois que j'en entends parler. Là-dessus le monsieur décoré regarde ses compagnons qui se récrient d'étonnement; tous trois se remettent à m'interroger, et je réponds toujours que M. Germain n'est point marié et qu'il vit seul au château avec un ancien *brigand*, son domestique. Enfin, quand j'ai donné mes explications, tous trois se lèvent et vont causer

dans un coin. Comme ils parlaient à demi-voix, je ne pouvais comprendre que quelques mots, mais j'entendais le gros monsieur répéter toujours : « Il a caché la morte pour garder la dot, » jusqu'au moment où le plus petit qui portait des lunettes vertes, dit quelque chose à quoi les deux autres répliquèrent : « C'est le seul moyen d'en finir. » Sur quoi ils s'en allèrent après avoir payé le vin qu'ils n'avaient pas bu.

— Les avez-vous revus depuis ? demanda Morny dont la curiosité croissait de plus en plus

— Revus ? non, dit l'aubergiste en vidant son verre à petits coups ; mais j'ai su, comme tout le pays, où ils allaient en sortant d'ici.

— Où allaient-ils donc ?

— Chez le juge de paix du canton, à qui ils apportaient, faut croire, un ordre de la justice; car il envoya tout de suite chercher son greffier, qui m'a lui-même raconté la chose et tous ensemble se rendirent à Rovière, pour demander à voir madame Germain de Léroul.

— Et ils l'ont vue?

— Attendez. Le maître du château, qui vint ouvrir lui-même, était probablement averti, car il leur demanda s'ils étaient en règle. Et quand le bourgeois en lunettes vertes, qui était un avocat, lui eut fait lire des papiers, il les conduisit tous dans un salon où il y avait une jeune dame, que le monsieur décoré reconnut sur-le-champ pour la cousine qu'il croyait morte.

— Et dont on ne soupçonnait point l'existence dans le pays ?

— Par la raison qu'elle ne sortait point du château et que personne n'y entrait.

— Enfin les trois étrangers ?

— Les trois étrangers repartirent le soir même, comme ils étaient venus.

— Et depuis la dame est toujours demeurée invisible ?

— Si invisible que M. le juge de paix et son greffier peuvent seuls se vanter de l'avoir vue.

— Mais que vous en a dit le greffier ?

— Que c'était la plus belle créature qui ait jamais mangé le pain du bon Dieu.

— Alors, s'écria Morny en frappant sur la table avec le manche de son couteau, quand

tous les diables s'en mêleraient, je veux me donner le plaisir de la voir!

Maître Loret changea de couleur.

— Vous! dit-il; que le ciel vous détourne d'une pareille tentation, monsieur.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il y a trop de danger à contrarier M. de Léroul.

— C'est ce que je saurai demain.

— Comment cela, demain?

— En allant à Rovière, je tiens à savoir si votre ami le greffier a bon goût.

L'aubergiste regarda le jeune Parisien d'un air consterné.

— Jésus Dieu! ne faites pas cela, s'écria-t-il, ou, aussi vrai que je suis chrétien, il vous arrivera malheur.

— D'abord, êtes-vous bien sûr d'être chrétien, maître Loret? reprit Morny en riant.

— Ah! vous plaisantez parce que vous ne savez rien de ce qui s'est dit dans le pays après la mort de M. Marescot, fit observer l'aubergiste plus bas.

— Eh bien? qu'a-t-on dit? demanda le jeune homme.

— Lui aussi était un fils de famille à qui rien ne manquait, reprit Loret en évitant de répondre directement; mais il avait eu le malheur d'entendre parler de la prisonnière de Rovière, si bien qu'il s'était mis dans la tête de la voir, et que, sous prétexte de chasser, il rôdait toujours autour du parc.

— Ah! il y a un parc?

— Où elle se promène parfois, soi-disant. Mais M. Germain s'était sans doute aperçu du manége, car un jour qu'il avait rencontré le jeune homme, son fusil sur l'épaule, il lui avait dit avec ce drôle de sourire qu'il a : « Je n'aime pas qu'on chasse sur ma terre, monsieur Marescot, ça porte malheur. »

— C'était une menace ?

— Si on veut. Toujours est-il que le bourgeois n'en tint pas compte et qu'il continua à tout faire pour voir la prisonnière. Il y en a même qui assurent qu'il avait réussi, qu'elle lui écrivait des lettres ; mais un soir on vint nous dire à Écouflan que ceux de la pointe avaient repêché un homme ; et quand les gens de justice allèrent voir, on reconnut le corps de M. Marescot.

— Il était mort! s'écria Morny en tressaillant.

— Noyé dans la Maine!... quoique ce fût le meilleur nageur du canton.

— Mais on fit des recherches, quelqu'un dut être soupçonné?

— Oui, oui, on ne peut pas empêcher les gens de croire le mal... Seulement vous savez le proverbe : *La justice est comme le boulanger, elle ne fait payer comptant qu'aux pauvres.*

— Alors on ne put trouver de preuves?

— Non, la nuit et l'eau ne disent rien ; aussi on se contenta de faire un bel enterrement au défunt. Seulement, depuis ce temps-là, tout le monde se rappelle *que de chasser sur la terre de M. Germain, ça porte malheur!*

Il ne pouvait y avoir aucun doute sur l'intention que maître Loret donnait à cette dernière réflexion; aussi Morny en parut-il vivement frappé. Le récit de l'aubergiste venait d'ouvrir un champ tout nouveau à ses réflexions.

Le châtelain de Rovière, qui ne lui avait d'abord paru qu'un homme étrange, grandissait tout à coup dans sa pensée. Il se rappela son arrivée subite, son empressement à repartir, son singulier achat surtout ; et, saisi de mille doutes confus, il s'écria après un silence :

— Mais, que diable voulait-il faire de cette corde et de toutes ces ferrailles?

Maître Loret vida son verre sans répondre, fit claquer sa langue contre son palais, et

clignant de l'œil d'une façon significative :

— Faut pas trop causer de ces choses-là, dit-il sérieusement ; après tout, c'est pas au monde de regarder ce qui se fait chez M. Germain, *charbonnier est maître chez lui ;* je vas voir si la chambre de monsieur est prête et je viendrai l'avertir.

V

Un quart d'heure après, Morny était seul dans une grande pièce à quatre lits, éclairée par une de ces chandelles de cabaret qu'Alfred de Musset appelle *un maigre suif*, repassant tout bas les confidences de maître Loret et lançant son imagination en plein vent dans le domaine des suppositions.

Enfin il avait donc rencontré quelque

chose qui sortait du cercle de l'habituel et du vulgaire! il était sur la piste d'un grande aventure! à cette pensée toutes ses impatiences se réveillaient plus ardentes, il se voyait déjà lancé dans les mille serpentements d'une de ces intrigues dont la face change à la fin de chaque feuilleton, il prenait successivement toutes les formes, franchissait tous les obstacles, faisait preuve de toutes les générosités, et arrivait enfin triomphant à la fin de son douzième volume!

Ces rêves héroïques, qu'il avait commencés avant de s'endormir et continués pendant son sommeil, le montèrent au degré d'exaltation indispensable pour entreprendre les grandes choses; il se leva, bien décidé à couver l'œuf de son roman et à le faire éclore.

Mais la première condition pour cela était le secret ; aussi se garda-t-il de rien laisser deviner à maître Loret. Il lui annonça seulement qu'il resterait quelques jours à Écouflan, pour voir les environs, s'informa, sans affectation, de la route qui conduisait à Rovière, et partit en déclarant qu'il ne reviendrait que le soir.

Le soleil commençait seulement à monter au-dessus des collines qui bordaient l'horizon ; la brise matinale arrivait des prairies toute chargée de parfums et de rosée, et les oiseaux, qui venaient de s'éveiller, gazouillaient sur les buissons en secouant leurs ailes. Notre héros se sentit pénétré d'un attendrissement exalté qu'il n'avait jamais ressenti en parcourant le boulevard, même

en face du Château-d'Eau ou de la Madeleine. Habitué à se promener le long de boutiques décorées de bonnets de coton, de denrées coloniales ou de parapluies, et au milieu des senteurs du gaz hydrogène entremêlées aux mélodies des orgues de barbarie, Alfred Morny éprouvait des sensations toutes nouvelles dans cette solitude mélodieuse et embaumée. Le sang parcourait plus librement ses veines, sa poitrine semblait s'élargir, il suivait le sentier mousseux, en murmurant le refrain d'une romance pastorale composée dans le faubourg Montmartre par le signor Massini.

Mais tout en modulant les notes champêtres, il méditait les révélations faites la veille par le cabaretier d'Écouflan, et ses

réflexions le confirmaient dans la pensée qu'une victime gémissait à Rovière et y attendait un libérateur.

Restait à savoir si ce libérateur serait Alfred Morny. Le sort de M. Marescot pouvait lui inspirer de justes inquiétudes; mais, après tout, sa mort était peut-être due au hasard, et en tout cas, un ancien l'avait dit : *la fortune ne favorise que les audacieux !*

Cette maxime latine parut un argument sans réplique au jeune homme qui résolut de pousser les choses jusqu'au bout.

Il ne tarda point à apercevoir les murs du parc dont maître Loret lui avait parlé. Contrairement à l'usage de la province, ces murs étaient soigneusement entretenus.

On y eût en vain cherché la moindre lézarde, la plus petite brèche, et les chaperons avaient été récemment garnis de verre cassé qui rendait l'escalade aussi difficile que périlleuse.

VI

Toutes ces précautions inusitées semblaient trop bien confirmer les soupçons de Morny, pour ne pas accroître sa curiosité. Il se mit donc à suivre le mur, en examinant soigneusement tout ce qui pouvait lui servir d'éclaircissement ou d'indice. Arrivé à l'extrémité du parc, il tourna à gauche et continua à côtoyer la clôture en remontant cette fois vers

le château; il commençait même à en apercevoir les toits élevés, qui se dressaient au-dessus des arbres, et il se demandait s'il devait continuer, lorsqu'il arriva à une petite porte, la seule qu'il eût jusqu'alors rencontrée. Elle était entre-bâillée et la clef avait été laissée dans la serrure! Morny s'arrêta surpris. Pour que cette entrée se trouvât ouverte, quand tout semblait clos avec tant de soin, il fallait que quelqu'un fût là, et ce ne pouvait être que M. Germain ou son domestique. Il regarda autour de lui, prêta l'oreille, mais sans rien entendre ni rien voir. Enfin, enhardi après quelques minutes d'attente, il s'avança jusqu'au seuil et jeta un regard dans l'intérieur du parc; tout paraissait solitaire, il poussa doucement

la porte, et finit par l'ouvrir complétement; il n'y avait personne au dedans ni au dehors! Les pas d'un homme et d'un cheval étaient pourtant empreints sur la terre amollie, mais ces empreintes dataient évidemment de la veille, car la nuit y avait déposé une dentelle de rosée. Morny se décida à passer outre. Craignant seulement quelque surprise, et voulant se ménager un moyen de retraite, il retira la clef, referma la porte et s'avança avec précaution dans le parc.

L'allée qu'il suivait, après avoir longé le mur, retourna brusquement vers un massif de verdure au milieu duquel apparaissait un kiosque récemment restauré. En regardant à travers le vitrage, Morny aperçut à l'intérieur un piano, des livres épars, et une ta-

-pisserie commencée. Évidemment la prisonnière venait là quelquefois, et l'on pouvait espérer de l'y surprendre. Il tourna autour du kiosque pour en chercher la porte; mais il s'arrêta brusquement à quelques pas du seuil; la terre y était piétinée, les bran ches des arbustes dépouillées de leurs feuilles et les herbes brisées après une lutte violente. Il était du reste facile de reconnaître, sur le sol, la trace large et profonde d'un pied d'homme, entremêlée à la trace plus légère d'un pied de femme ou d'enfant. Enfin les regards de Morny s'arrêtèrent sur un mouchoir tordu, qui semblait avoir servi de lien, et sur un petit gant dont les doigts déchirés indiquaient un effort désespéré; il les releva pour les examiner encore de plus près; tous

deux étaient tachés de sang! ainsi l'incertitude n'était même plus possible! Quelque chose de terrible avait eu lieu la veille au petit kiosque, et c'était, sans doute, à la suite de cette scène de violence, que le châtelain de Rovière avait oublié, dans son trouble, de refermer la petite porte par laquelle il était sorti pour courir chez maître Loret! Mais qu'avait-il fait de la corde, des vis et des crampons fournis par ce dernier? Que s'était-il passé depuis la veille au château? Où était maintenant la prisonnière torturée par le châtelain de Rovière? L'imagination de Morny hésitait entre vingt suppositions également lugubres et n'osait s'arrêter à aucune; il se décida enfin à continuer ses recherches, et se remit en marche.

VII

Il arriva bientôt à une grille qui terminait le parc et le séparait de l'espèce de glacis au milieu duquel s'élevait le château. La construction de ce dernier, qu'il eût été plus exact d'appeler un manoir, ne paraissait point remonter au delà du règne de Louis XV. L'architecture en était médiocre, les ornements de mauvais goût et l'entretien assez négligé. Ce-

pendant le soleil qui flamboyait alors sur ses toits ardoisés et sur les vitres de Bohême, couleur d'émeraude, lui donnait un certain air de splendeur. Une seule fenêtre était triste et sans rayonnement : c'était la plus élevée du côté du nord. Garnie de volets matelassés, elle formait comme une tache sombre sur cette façade enjolivée. C'était là sans doute le cachot de la châtelaine ! Morny la regarda longtemps, mais sans deviner comment il pourrait arriver jusqu'à celle qu'il eût voulu délivrer. Enfin, craignant d'être surpris et de compromettre ses projets sans retour, il se décida à repartir.

Il revint le soir même, sans pouvoir rien apprendre de plus que ce qu'il savait déjà. Ses visites du lendemain et des jours suivants

n'amenèrent pas plus de résultats, mais cet insuccès même augmenta son ardeur. Il passait une partie de ses nuits à combiner des plans et une partie du jour à les reconnaître impraticables.

Pour la première fois de sa vie il avait une autre occupation que celle de ne rien faire, un autre but que celui de *tuer le temps,* ce mortel ennemi des oisifs. Chaque matin, son imagination donnait un festin à sa vanité. Il inventait lui-même un magnifique poëme dont il était le héros et qui n'avait d'autre inconvénient que de ne jamais se réaliser.

Cependant, le troisième jour, ayant pénétré dans le parc, comme d'habitude, et s'étant avancé jusqu'à la grille, il s'aperçut que la

fenêtre à contrevents était ouverte. Il se livrait déjà à une foule de conjectures sur ce changement, lorsqu'un bruit de voix se fit entendre à l'extrémité de l'allée qui conduisait du château vers le petit kiosque; effrayé, il se jeta derrière un massif de noisetiers, et aperçut, à travers le feuillage, M. Germain qui s'avançait en donnant le bras à une femme vêtue en blanc.

Autant que l'on pouvait en juger par l'élégance de sa taille et la souplesse de sa démarche, elle était encore jeune; un chapeau de paille à larges bords flottait jusque sur son cou et empêchait de voir son visage. Elle marchait, mollement enlacée au bras de son conducteur et la tête presque appuyée à son épaule.

Morny ne put entendre ce qu'elle disait, mais sa voix était douce, caressante et d'un timbre joyeux qui prouvait l'intimité amicale de l'entretien. Les traits rudes de M. Germain s'étaient eux-mêmes rassérénés.

Notre Parisien les vit passer le long du fourré qui le cachait, inclinés l'un vers l'autre comme s'ils échangeaient de tendres confidences. Il voulut se pencher en avant pour saisir quelques mots, mais, dans ce moment, la jeune femme retourna la tête, et il demeura comme fasciné devant sa merveilleuse beauté.

M. Germain, qui s'était apercu du mouvement de sa compagne, s'arrêta.

— Que cherchez-vous, Armande? dit-il doucement.

— Rien, répondit-elle, j'avais cru entendre remuer dans les feuilles.

Tous deux se remirent en marche et disparurent bientôt au tournant de l'allée.

VIII

Morny était resté immobile d'admiration. Il se demandait encore s'il n'avait point été le jouet de quelque illusion, et si la distance ou la prévention ne l'avait point trompé sur cette admirable beauté. Il voulait, du reste, s'en assurer à tout prix et poursuivre jusqu'au bout l'aventure.

En se glissant avec précaution le long des

assifs, il eut bientôt atteint le bosquet du
tit kiosque où il entendait les voix d'Ar-
ande et de son geôlier. Il arriva, presque
rampant, jusqu'à la fenêtre dont les vitres,
rnies d'un treillage de fer à mailles serrées,
laissaient voir qu'imparfaitement dans
ntérieur. Cependant il aperçut la jeune
mme assise au piano, dont elle parcourut
entôt les touches avec une légèreté hardie
i prouvait une main exercée. La position
'elle avait prise permit à Morny de se con-
mer dans sa première sensation. Le visage
Armande formait un ovale parfait qu'enca-
aient de longues boucles de cheveux d'un
ond pâle. Ses yeux étaient bleus, son nez
oit comme dans le type indou, sa bouche
peu grande, mais d'une mobilité qui en

changeait à chaque instant l'attitude; son teint mat et uni comme un marbre antique. Sur tout cela flottait je ne sais quelle expression mouvante, capricieuse, presque bizarre, qui ajoutait aux charmes de cette beauté complète une sorte d'originalité indéfinissable qui excitait à la fois l'émerveillement et l'intérêt.

Morny s'était oublié dans sa contemplation : la tête penchée, haletant et tout saisi, il continuait à regarder la jeune femme sans penser à autre chose; un mouvement qui se fit dans le kiosque ramena enfin son attention sur le mari; il venait d'ouvrir la porte et demandait à Armande si elle ne voulait point reprendre sa promenade; elle répondit qu'elle préférait demeurer.

— Alors, je reviendrai vous prendre ici,
-il.

— Vous me quittez? s'écria Armande en se
ant et courant à M. Germain.

— Pour quelques instants; je n'ai point
core donné les ordres à Pierre.

— Ah! revenez bientôt; je ne suis tranquille
heureuse que quand vous êtes là.

Un nuage passa sur le front du châtelain de
vière; mais il répondit doucement :

— Vous me reverrez tout à l'heure.

La jeune femme présenta son front sur
quel il appuya ses lèvres; puis, se dégageant
ec une sorte d'effort, il quitta le kiosque
nt il referma la porte à clef.

Armande demeura d'abord à la même place,
outant le bruit de ses pas qui s'éloignaient;

mais, à peine eut-elle cessé de l'entendre, qu'un changement complet s'opéra en elle; son œil, jusqu'alors voilé, s'alluma, ses lèvres souriantes se serrèrent, sa taille abandonnée se redressa, tout son être enfin prit une expression de révolte. Elle courut d'abord à la porte, puis à la fenêtre; enfin, après avoir tourné deux ou trois fois sur elle-même, cherchant du regard une issue, elle porta les deux mains à son front avec un gémissement de désespoir.

Morny comprit que l'occasion tant cherchée était venue, et il frappa doucement au grillage.

Armande se retourna, l'aperçut et poussa un cri.

Le jeune homme lui imposa silence des deux mains.

Elle parut d'abord hésiter, puis, prenant son parti, elle s'approcha résolument de la fenêtre.

— Qui êtes-vous et que voulez-vous? demanda-t-elle en se penchant, afin que sa voix pût se faire entendre à travers le vitrage.

— Je suis un ami qui vient pour vous servir, répondit vivement Morny.

— En quoi me servir?

— N'êtes-vous point retenue ici de force?

— Oui, oui, je suis prisonnière.

— Et ne voudriez-vous point recouvrer votre liberté?

— Oh! la liberté, répéta Armande dont les traits s'illuminaient; qui me rendra la liberté!

— Moi! répliqua résolument Morny.

Elle le regarda en face et joignit les mains.

— Est-ce possible! s'écria-t-elle; je pourrais aller seule et partout selon ma volonté; on ne me menacera plus, on ne me renfermera plus! S'il est vrai que vous ayez ce pouvoir, monsieur, ne m'abandonnez pas; sauvez-moi! sauvez-moi!

L'accent d'Armande était si tremblant d'espoir, de douleur et de prière, que Morny en fut tout ému. Il lui répéta qu'il était décidé à la délivrer au prix de sa vie, mais qu'il fallait pour cela qu'elle pût l'éclairer et lui venir en aide. La jeune femme allait répondre, lorsqu'ils entendirent M. Germain. Elle n'eut que le temps de dire :

— Ce soir, près du banc de la grande allée, vous trouverez un billet.

La clé venait de tourner dans la serrure et Morny se rejeta au plus épais du massif.

Il vit bientôt M. Germain ressortir suivi d'Armande qui avait repris ses manières tendres, et se diriger avec elle vers le château.

IX

Nous n'avons pas besoin de dire qu'il fut exact au rendez-vous donné. Il trouva la lettre à l'endroit convenu. Elle avait été écrite à la hâte, comme on pouvait le voir à un certain désordre dans les explications. La châtelaine de Rovière y parlait d'un complot dont elle était victime, des tortures cruelles qui lui étaient infligées et d'implacables vengeances

auxquelles le hasard l'avait seul dérobée jusqu'alors. Elle terminait par un appel à la protection de Morny, en l'avertissant de laisser sa réponse au même endroit.

Comme on doit le penser, cette réponse ne se fit point attendre. Le jeune Parisien y avait employé toute son éloquence naturelle, échauffée et embellie par la lecture des romans-feuilletons. Armande se mit immédiatement au même diapason et commença une espèce de confession détaillée de ses sentiments et de ses malheurs, laquelle exigea plusieurs lettres et amena plusieurs répliques de Morny. Une correspondance régulière finit ainsi par s'engager entre la mystérieuse victime et son libérateur futur, et une fois commencée, elle ne pouvait manquer de se prolonger en attendris-

sements infinis. Il y a dans tous les enfants d'Adam un levain d'homme de lettres qui ne demande que l'occasion de se produire. A un certain âge, on a des amis pour leur écrire autant par vanité que par amitié, et l'on devient amoureux pour faire son roman par lettres autant que pour céder à une sympathie. Or, on peut supposer, sans partialité, qu'Armande et Morny ressemblaient, en cela, au reste de leur génération. Heureux d'avoir trouvé un thème à varier, ils se mirent à recevoir et à se renvoyer sans relâche les aveux de leurs sentiments les plus intimes. C'était une partie de raquette où les cœurs servaient de volants.

Mais, comme il arrive dans tous les jeux, les deux joueurs s'échauffèrent insensible-

ment. Morny ne tarda pas à parler à Armande de sa beauté surhumaine, et Armande à entretenir Morny de sa générosité chevaleresque. L'un et l'autre, sans s'en apercevoir, tournaient au demi-dieu! transformation périlleuse qui ne se fait jamais qu'au détriment des devoirs terrestres.

A vrai dire, la nouveauté de l'aventure, jointe aux enivrements littéraires de la correspondance et aux charmes réels de la châtelaine de Rovière, avait complétement fasciné notre Parisien. Il se sentait enflammé d'une passion qu'aiguisaient les obstacles, et à laquelle le romanesque donnait une saveur inconnue. Aussi, sa raison faiblissait-elle chaque jour. Les partis les plus extrêmes étaient désormais les seuls qui lui parussent possibles. Il avait

déclaré à Armande, dans une de ses dernières lettres, qu'il voulait *l'enlever au lâche qui la torturait, et l'emporter dans ses bras vers quelque contrée solitaire où il lui ferait un paradis de son amour*. Il avait même été si content de cette image qu'il y était revenu une seconde fois, puis une troisième, persuadé que le beau pouvait être comme le soleil, *toujours le même et toujours nouveau*. Armande, qui partageait sans doute cette opinion, avait, de son côté, reproduit la poétique proposition de Morny, en déclarant qu'elle était prête à lui confier sa vie!

X

Notre héros n'avait donc plus qu'à préparer les moyens de fuite. La position de Rovière lui permettait de choisir entre la terre et l'eau; il se décida pour l'eau, vu les connaissances spéciales qu'il devait à son titre de *canotier parisien*.

Une barque, louée pour des promenades sur la Maine, fut secrètement conduite près

de la petite porte du parc, et cachée dans les roseaux.

Il ne restait plus qu'à convenir du jour et de l'heure du départ, lorsqu'il reçut un billet qui renfermait ces seul mots :

« Ce soir, au petit kiosque. »

L'écriture au crayon était tellement hâtée que Morny eut peine à la reconnaître. Il comprit que quelque occasion imprévue s'était subitement présentée, et qu'Armande n'avait eu que le temps de l'avertir.

Il fit en conséquence tous ses préparatifs, et il se trouva, dès le tomber du jour, au lieu convenu.

La porte du kiosque était ouverte. En s'avançant avec précaution, il aperçut Armande

assise sur le petit canapé de jonc qui faisait face à la porte et il entra.

Au bruit de ses pas, la jeune femme releva la tête : son œil était ardent, ses traits altérés. Elle regarda fixement Morny, qu'elle n'avait vu qu'une fois, et lui demanda d'une voix brève ce qu'il voulait.

— Ne m'attendiez-vous pas ? dit Morny un peu désappointé de ne point être reconnu.

— Qui êtes-vous? demanda Armande sèchement.

— Votre ami, reprit le jeune homme, qui s'approcha pour saisir une de ses mains ; celui que vous avez appelé à votre secours ; Alfred Morny.

Armande sembla chercher dans sa mémoire ; mais son visage s'illumina.

— Alfred, répéta-t-elle; oui... je me rappelle. Il avait promis de me délivrer.

— Et vient pour tenir sa promesse.

— Lui! est-ce bien vrai? Ah! partons, alors, partons!

Elle s'était levée, et, par un mouvement machinal, elle remonta l'écharpe qui couvrait ses épaules et noua les brides flottantes de son chapeau.

— Pardon! interrompit Morny, de plus en plus étonné; mais votre lettre ne contenait aucun éclaircissement; M. Germain est-il absent du château?

Armande ne put retenir un mouvement d'effroi, et saisit le bras du jeune homme.

— Taisez-vous, murmura-t-elle en regar-

dant vers la porte... il pourrait vous entendre... et, s'il allait venir... oh! s'il allait venir.

— Pouvez-vous craindre avec moi? demanda Morny, qui voulait paraître d'autant plus rassuré qu'il l'était moins.

— Ah! vous ne savez pas! reprit la jeune femme de plus en plus éperdue; il nous tuerait, voyez-vous... il a déjà tué l'autre.

— M. Marescot? s'écria le Parisien.

— Lui... et tous mes parents... tous mes amis!...

— Que dites-vous? grand Dieu!

— Puis il me reconduirait dans ce cachot où il a voulu me faire mourir.

— Vous!

— Mourir, seule dans les ténèbres, liée à la muraille...

— Ah ! je comprends maintenant ! s'écria Morny, qui se rappela la corde et les crampons de fer achetés chez maître Loret, et le monstre n'a point été touché par tant de beauté !

— Il va venir, répéta Armande, dont le regard fiévreux se retournait sans cesse.

— Partons, dit Morny en l'enveloppant d'un de ses bras.

Dans ce moment, la porte qui était entr'ouverte, glissa doucement sur ses gonds et se referma.

Morny s'élança pour la rouvrir ; mais toutes ses tentatives restèrent infructueuses. La ser-

rure était placée au dehors, et ils se trouvaient enfermés.

Il y eut pour tous deux un premier moment de stupeur.

— C'est lui! balbutia Armande.

— Vous l'avez vu? demanda vivement Morny.

— Non! mais cette porte?...

— Le vent a pu la repousser.

— Que faire maintenant?

— Si l'on pouvait forcer une de ces fenêtres?

— Voyez vite!

Mais les grillages, solidement encadrés, opposaient une résistance invincible.

Trois fois Morny s'arrêta désespéré, et trois

fois le sentiment du péril auquel il se trouvait exposé lui rendit le courage. La sueur baignait son front; ses doigts meurtris essayaient de tordre le treillis de fer qui recouvrait le vitrage; il secouait avec fureur les châssis solidement cadenassés; mais tout était inutile.

XI

Cependant, la nuit était venue, chaque instant de retard augmentait le danger. Morny se retourna vers Armande pour lui demander conseil.

Mais, à mesure que le jour avait disparu, le trouble de la jeune femme avait pris un caractère plus frappant et plus sombre. Acculée au coin le plus obscur du kiosque, elle

effrangeait l'écharpe de soie dont elle était enveloppée, en murmurant des paroles confuses.

A la voix de Morny, elle se redressa avec un cri si étrange que le jeune homme recula involontairement.

Un changement inexplicable s'était opéré sur ce visage naguère si doux ; des taches d'un rouge ardent marbraient le front et les joues ; une sorte de convulsion resserrait les narines, et l'œil arrondi avait pris une expression fauve.

Morny la regarda un instant avec une surprise effrayée.

— Au nom du ciel ! qu'avez-vous, Armande? dit-il tout saisi.

— Ah ! je te connais maintenant, murmura

la jeune femme d'un accent saccadé; tu es un traître... tu es venu ici pour me livrer.

— Que voulez-vous dire? revenez à vous!

— N'approche pas! s'écria la châtelaine de Rovière dont les yeux flamboyaient dans l'obscurité; n'approche pas! ou je me vengerai de tout le mal que tu m'as fait.

— Armande! s'écria le jeune homme stupéfait.

Et, frappé tout à coup d'un trait de lumière, il ajouta en reculant :

— Grand Dieu! la malheureuse est folle!

Elle ne lui répondit que par une exclamation inarticulée; mais il la vit chercher dans les boucles épaisses de sa chevelure, une épingle d'or brilla, et, presque au même instant, il se sentit blessé à la main, au cou et

au visage. Il voulut arrêter le bras qui l'avait frappé ; la folle lui échappa avec un rire moqueur, et l'épingle l'atteignit de nouveau. Furieux de honte et de douleur, il résolut alors de se rendre maître d'Armande à tout prix; mais son délire même lui donnait une vigueur et une souplesse qui rendaient cette tâche singulièrement difficile. Profitant de l'obscurité, elle se dérobait à tous les efforts de Morny et le déchirait de ses ongles ou le perçait de son épingle d'or. Celui-ci, haletant et couvert de sang, continuait la lutte avec une rage acharnée. Enfin, il réussit à saisir les mains d'Armande, et, se servant de l'écharpe qu'elle avait laissé tomber, il la lia au canapé de jonc.

XII

A peine avait-il achevé, que la porte s'ouvrit et que M. Germain parut sur le seuil une lanterne à la main.

Morny, encore étourdi de la lutte, pensa que sa dernière heure était venue, et se refugia au fond du kiosque, en prenant une pose de gladiateur mourant.

Le châtelain de Rovière tourna le rayon

lumineux de sa lanterne sur le Parisien, puis vers Armande abattue et garrottée, et s'écria ironiquement :

— Et le *monstre n'a pas même été touché de tant de beauté !*

Morny, qui reconnut sa prose, baissa la tête sans répondre.

— Et c'est là, continua M. Germain avec emphase, *le paradis qu'il voulait lui faire de son amour !*

— Ciel ! mes lettres ont été lues ! s'écria Morny.

— Fort heureusement, dit M. Germain, car c'est grâce à elles que j'ai pu prendre mes mesures.

— Pour me tendre un piége ! acheva le Parisien aigrement.

— Pour vous donner une leçon, monsieur, dit le châtelain avec une dignité sévère. J'aurais pu la rendre cruelle, car, en vous introduisant chez moi comme un bandit, vous me donniez droit sur votre vie; mais j'ai pensé que, pour la première fois, un avertissement suffirait. Vous avez maintenant appris à vos dépens pourquoi madame de Léroul, dont la folie devient furieuse tous les soirs, est prisonnière au château, et le rôle que vous avez joué dans cette aventure me garantit votre discrétion. Maintenant, monsieur, vous pouvez partir.

A ces mots, il rouvrit la porte en saluant Morny.

Ce dernier ne se fit point répéter l'invitation. D'un bond, il fut hors du kiosque,

quelques secondes après, hors du parc, et, le soir même, malgré les égratignures qui sillonnaient ses mains et son visage, il roulait vers Paris.

L'aventure d'Écouflan l'avait si radicalement guéri du romanesque, que deux mois après, il épousait, en uniforme de capitaine de la huitième légion, la fille unique de M. Honoré Bidois, naguère bonnetier à la Pointe-Saint-Eustache, et aujourd'hui membre du conseil général du département de la Seine.

LA RÉPUBLIQUE

DE LA BOUQUETIÈRE

Tout Paris connaît ce petit coin des jardins d'Armide exposé sous cloche aux Champs-Élysées. Longtemps son péristyle dépouillé n'a offert au regard du public que quelques arbustes jaunis et quelques lanternes éteintes, muets symboles de son abandon; mais enfin, grâce au retour du mauvais temps et des bonnes habitudes, le *Jardin d'hiver* a repris

toutes ses guirlandes; nos plus mélodieuses sirènes ont recommencé à s'y faire entendre au bord des eaux jaillissantes, et, loin de se boucher les oreilles, comme Ulysse et ses compagnons, les Parisiens sont accourus, certains qu'on pourrait les charmer, mais qu'on ne les dévorerait pas.

Voilà donc le petit Éden de la grande avenue rouvert aux bals, aux banquets, aux concerts, jusqu'à ce que le retour des hirondelles force ses actionnaires à répéter en chœur le refrain célèbre :

Maudit printemps! reviendras-tu toujours?

En attendant, la foule, remise des émotions révolutionnaires, reprend les uns après les autres ses divertissements; toutes les salles

de fête retentissent du bruit des instruments qui se donnent le *la*. Les plus farouches clubistes ont beau laisser croître leur barbe, afficher des banquets sur papier rouge et paraphraser, en prose de Marat, le *Super flumina Babylonis*, leur mécontentement est comme un ballon piqué par tous les archets du *Château-Rouge*, de *Valentino*, du *Jardin d'hiver* et du *Prado;* plus ils font d'efforts pour le retenir, plus il s'amoindrit. En France, pour garder sa mauvaise humeur, il faut être malade; les gens bien portants finissent toujours par rire de ce qui les mettait en colère.

La reprise des fêtes est donc un important symptôme, elle annonce le retour au naturel. Les salons, les bals et les concerts vont fournir de nouveau un vaste champ à nos confrères

de la *Chronique parisienne*. Ils pourront parler, comme par le passé, d'après *la Sylphide*, des merveilleuses toilettes qu'ils y ont vues; raconter les aventures de nos femmes à la mode, empruntées aux Mémoires de Casanova ou de Grammont, et répéter les bons mots que nos hommes célèbres auraient pu dire s'ils y avaient pensé! Quant à nous, qui, pour entrer en si noble compagnie, serions obligé, comme Béranger, de laisser *nos sabots derrière la porte*, nous abandonnerons à nos aînés ces brillantes réunions où ils rencontrent chaque semaine *tout ce que Paris a d'élégant et de distingué* (compliment un peu rude pour les lecteurs qui ne s'y trouvaient pas), et nous continuerons nos promenades d'observations à travers le Paris de tout le

monde. La mission sera ainsi appropriée à nos goûts et surtout à notre insuffisance. Ne va pas qui veut à Corinthe ! Pour se faire l'historien d'une société d'élite, il faut ce mélange de finesse, de grâce, de verve et d'originalité qu'on n'eût trouvé que chez Fontenelle ou chez Voltaire, mais que possèdent heureusement aujourd'hui tous nos confrères. N'ayant point eu, comme eux, de fée pour marraine, nous cherchons prudemment un terrain moins périlleux. On dit que l'esprit court les rues : peut-être qu'en y restant nous aurons parfois chance de l'y rencontrer.

Ces réflexions, faites à la porte du *Jardin d'hiver*, dont nous lisons l'affiche, furent subitement interrompues par les cris d'un marchand de journaux ; nous nous retournâmes

tout surpris. Depuis l'ordonnance du feu préfet de police, qui avait transformé nos crieurs en modernes Harpocrates, condamnés à vendre la parole imprimée un doigt sur la bouche, c'était la première fois que nous entendions leur voix s'élever.

L'âge du marchand, qui pouvait avoir douze ans, nous expliquait seul l'indulgence des hommes de police qui se promenaient à quelques pas sans paraître l'entendre. Bien que médiocrement versé dans l'étude des belles-lettres latines, le gardien de Paris a sur l'enfance précisément la même opinion qu'Horace, et il a traduit la belle maxime : *Maxima debetur puero reverentia*, par le prétexte non moins sage qu'*il ne faut jamais obstiner le gamin.* Le gamin, en effet, n'a point de responsabilité,

son âge est une sorte de fiction constitutionnelle qui le rend impeccable ; comme les fous des anciennes cours, il peut tout se permettre, pourvu qu'il fasse rire, sa cause est gagnée.

Il n'est pas plus tenu à avoir le sens commun que s'il était roi de Naples ou empereur d'Autriche. De là le danger de lui déclarer la guerre, fût-on sûr de le vaincre ; car, pour qu'une victoire soit profitable, il faut encore un sage ennemi.

Cependant, la foule avait fini d'entrer, le concert commençait, et tous ces menus industriels qui s'établissent au seuil des lieux de plaisir pour y attendre le public au passage, comme les huîtres fixées au rocher y attendent le flux et le reflux, se trouvèrent momentanément inoccupés. L'enfant aux journaux

s'approcha d'un vieillard à barbe blanche, dont les traits austères révélaient cette forte race que notre première république avait nourrie de son lait, comme la louve autrefois nourrit les fils de Sylvia. Il tenait à la main une douzaine de petits éventails de papier vert qu'il montrait sans les offrir, indifférent en apparence à la vente qui devait lui assurer le pain du soir.

Il regarda le petit crieur, qui comptait ses journaux d'un air découragé.

— Eh bien, ça ne va pas, gamin? demanda-t-il.

— Encore dix-sept exemplaires! répondit l'enfant. — Voilà *la Presse!* demandez *la Presse!*

Le vieillard secoua la tête.

— Ah ! ce n'est plus comme quand tu vendais les bons, dit-il : *l'Ami du Peuple, le Père Duchesne, la Commune de Paris;* en voilà qui se faisaient lire !

— Je crois bien, dit l'enfant; on voulait toujours savoir s'ils n'annonçaient pas une révolution pour le lendemain. Les journaux, père Robinson, pour qu'ils se vendent, faut qu'ils soient enragés. — Voilà *la Presse !* demandez *la Presse !*

— Le gamin a raison, dit un troisième interlocuteur, bohémien de Paris, que son front renversé et son menton en fuite plaçaient dans la catégorie désignée par Lavater sous le nom d'hommes-grenouilles ; mais, aujourd'hui, le gouvernement veut qu'on soit tranquille comme des petits Saint-Jean. N'y a plus seule-

ment moyen de faire une démonstration pacifique comme celle du 15 mai.

— On a trouvé que ça entretenait trop le civisme, dit le vieux Robinson gravement.

— Est-ce que vous y étiez, Sauvageot, à cette démonstration? demanda une bouquetière qui avait alors tout écouté en arrangeant ses fleurs.

— Un peu! dit fièrement l'homme-grenouille.

— C'était-il pour vendre des contremarques ou pour abaisser le marchepied des fiacres?

— Eh non, farceuse! C'était pour représenter le peuple souverain.

— Il vous avait chargé de ça?

— Tout citoyen a le droit de sauver la

patrie, fit observer le vieux marchand d'éventails, et Maximilien Robespierre a dit que l'insurrection était le plus saint des devoirs pour un républicain.

— Ah! bien, oui; mais c'est le plus *malsain* pour les bouquetières, dit la jeune fille en riant; quand on bat le rappel, personne n'achète plus de violettes.

Le marchand de billets haussa les épaules.

— Dirait-on pas qu'on a fait la révolution pour les fleuristes! dit-il avec un mépris superbe; ces femmes, ça ne comprend pas le premier mot de politique. Faudrait avoir fréquenté les clubs, et tu aurais appris que le bon patriote doit toujours se défier des hommes qui servent le pays, à cette fin de les encourager à bien faire. Thèse générale, vois

tu, ceux qui gouvernent sont des fainéants vivant de nos sueurs.

— Comment, de nos sueurs?

— Oui, ça se dit comme ça quand on veut bien parler. Le citoyen Portalis l'a encore répété l'autre jour à l'Assemblée des représentants. Avez-vous lu son discours, père Robinson?

Le vieux sans-culotte fit un signe négatif.

— En voilà un fameux! reprit Sauvageot avec enthousiasme; tant qu'il a été procureur général, il n'a point trop remarqué qu'on aimait trop à avoir des places : son traitement le rendait myope; mais, depuis qu'il n'est plus rien, il s'est scandalisé d'en voir d'autres qui étaient restés quelque chose; aussi il veut employer tous les moyens propres à dégoûter

les bons Français de servir le gouvernement. Il paraît qu'on a fondé une école pour instruire les jeunes gens dans l'administration; le citoyen Portalis ne s'en soucie pas, de peur que ça leur donne la manie d'administrer.

— Tiens, au fait, c'est juste, dit la bouquetière, comme l'école de médecine donne aux carabins la manie de guérir, et l'école de droit la manie de gagner des procès.

— Tu vois bien que tu comprends ça, dit le déplieur de marchepieds, c'est clair comme bonjour! De plus, il veut qu'on supprime l'impôt sur la terre, parce que ça nous fait payer la salade trop cher; l'impôt sur les portes et fenêtres, par la raison que l'air libre est nécessaire à la santé, et les impôts de consommation, ce qui permettra d'avoir partout

du petit blanc à huit, comme hors barrière! Voilà ce que j'appellerais, par exemple, la meilleure des républiques!

— Et comment remplace-t-il les revenus supprimés? demanda le père Robinson.

— Par des impôts volontaires qu'on sera forcé de payer, répliqua Sauvageot. D'abord, il y aura celui sur les cigares, tout bourgeois susceptible d'en consommer étant un *aristo* plus ou moins criminel; ensuite, l'impôt sur les célibataires, parce qu'il est juste que le particulier qui n'a point de femme à entretenir en paye le prix à l'État; enfin, l'impôt sur les plaisirs, la République ne devant gratis aux citoyens que le droit de s'ennuyer.

— Bravo! s'écria le gamin, qui avait fini

par écouter; comme ça les riches payeront plus!

— Oui, mais les pauvres gens gagneront moins, objecta la bouquetière; si on impose le tabac, par exemple, Sauvageot, il n'y aura pas tant de fumeurs pour vous acheter, en sortant, des cigares ou des allumettes.

— Au fait, j'y avais pas pensé, dit le bohémien frappé.

— Si on met une taxe sur les fêtes, peu de gens pourront y venir, ajouta le marchand de billets, et le père Robinson vendra encore moins d'éventails.

Le vieux jacobin fit un geste d'indifférence.

— Si on établit un droit sur les célibataires, continua-t-elle, tout le monde se ma-

riera, et alors, adieu le commerce des fleurs, vu qu'il n'y a que les garçons qui en offrent aux dames; le mariage, c'est l'hiver, ça ne produit plus de bouquets.

— Eh bien, tant pis pour les fleuristes! dit résolument le gamin.

— Enfin, acheva la jeune fille, on vendra moins de journaux quand il faudra payer un droit au gouvernement pour les lire.

— Un droit? s'écria l'enfant, par exemple! Est-ce que c'est du plaisir, les journaux? Essaye donc un peu de lire ça, pour voir si tu t'amuses! — Voilà *la Presse*, demandez *la Presse*.

—La question, d'ailleurs, n'est pas de faire ses affaires, mais de sauver les principes! dit le père Robinson. Fallait voir comme

on avait compris ça, de notre temps. Plus de ci-devants, ni de muscadins! Nous avions sans-culottisé la France entière! tout le monde portait le bonnet rouge et la carmagnole.

— A la bonne heure! interrompit Sauvageot, c'est là ce que j'appelle la véritable égalité devant la loi.

— Chaque citoyen devait mettre son couvert dans la rue, reprit le vieillard, et j'ai vu des richards forcés de dîner comme nous avec un pain de munition et une botte de radis.

— Bien fait! bien fait! cria le gamin en frappant sur ses genoux.

— En voilà une république rouge, cramoisie et bon teint! ajouta le marchand de contre-marques avec admiration.

— Ah ! nous ne reverrons jamais ce temps-là, reprit le petit crieur.

— Nous n'avons pas assez de chance pour ça, dit Sauvageot d'un accent de mélancolie.

La jeune fille, qui s'était remise à faire ses bouquets, les regarda en dessous.

— Dites donc, père Robinson, reprit-elle d'un ton indifférent, dans ce temps-là, on devait joliment revendre les billets de spectacle !

— Ah bien, oui, dit le vieillard en haussant les épaules ; il s'agissait bien de ça ! Le spectacle était sur la place de la Révolution.

Sauvageot fit un mouvement.

— Alors, c'était là qu'il fallait chercher les stations de fiacres? ajouta la bouquetière.

— Fi donc ! des fiacres, c'est bon pour les

aristocrates ! dit le père Robinson ; il n'y en avait plus !

— Plus de fiacres ? s'écria le déplieur de marchepieds ; eh bien, mais comment que j'aurais gagné ma vie, alors ?

— Vous auriez vendu des journaux comme le petit, répliqua la bouquetière ; il devait y en avoir pour tous les goûts, des rouges et des blancs !...

— Du tout, du tout, interrompit le sans-culotte ; vous croyez peut-être que la République se laissait taquiner par les partisans de Pitt et de Cobourg ? Dans ce temps-là, voyez-vous, on savait faire respecter la liberté ; aussi un gueux qui aurait vendu des journaux contre-révolutionnaires serait mort à la lanterne.

Le gamin fit un bond de côté.

— Tu entends, mon bijou ? dit la marchande de fleurs, de ce temps-là, tu n'aurais pas crié : « Demandez *la Presse.* »

— Voilà qui est un peu foncé de couleur, par exemple ! dit Sauvageot déconcerté.

— Dame ! quand on prend le bâton pour maître, faut s'attendre à des meurtrissures, dit la jeune fille en riant ; vous avez bien vu qu'on ne pouvait mettre les arbres des Tuileries de niveau qu'en rognant les branches. Mais, moi qui n'entends rien en politique, je voudrais autre chose.

— Ah ! la bouquetière a fait aussi son projet de constitution? demanda le vieillard.

— Tiens, pourquoi pas? père Robinson, reprit-elle gaiement ; quand on fleurirait un

peu la République, il n'y aurait pas de mal.

— Voyons son plan, voyons, cria le bohémien en ricanant.

—Eh bien, d'abord je me suis dit que ceux qui avaient coupé les basques des habits aux bourgeois auraient mieux fait d'allonger la carmagnole des ouvriers.

— Faut que les hommes soient égaux ! dit le marchand de billets d'un ton de législateur.

— A la condition que ça les rendra heureux, continua la bouquetière. Est-ce que, de voir les riches manger du pain noir, ça rend celui des pauvres plus blanc?

— Du moins, ils ne sont pas mieux que nous.

— Alors, ce n'est pas votre misère, c'est leur bonheur qui vous tourmente? cette éga-

lité-là, mon petit, c'est juste ce que ma grand'mère appelait de la jalousie.

— Mais qu'est-ce que tu veux donc, alors? dit Sauvageot impatienté.

— Je veux qu'on s'entende, reprit la jeune fille, et, pour ça, faut pas commencer par montrer le poing. On dit toujours que les bourgeois sont nos ennemis! Est-ce qu'ils ne parlent donc pas notre langue? est-ce qu'ils n'ont donc pas le cœur à la même place que nous autres? s'ils ont des défauts, nous ne sommes point parfaits non plus peut-être? Je sais bien que ceux qui veulent faire abattre les quilles pour ramasser la boule, disent que le peuple est un peu meilleur que le bon Dieu; il suffit d'avoir une blouse pour avoir une place dans le paradis; c'est comme quand on nous fait

la cour à nous autres, nous avons toujours plus de qualités qu'il n'y a de lanternes sur la place de la Concorde; mais les honnêtes filles connaissent la chanson et n'attendent pas le refrain. Ah! Dieu, si les hommes avaient seulement autant de raison que mes fleurs! voyez comme chacune trouve sa place: les dahlias près des violettes, les roses près des asters. Aussi, c'est frais, c'est gai, ça plaît à tout le monde; c'est pas comme votre république rouge : vous en faites un fagot qui met le feu partout, tandis que, moi, je voudrais que ça soit un bouquet.

Dans ce moment, les portes du *Jardin d'hiver* s'ouvrirent, et le public commença à sortir. La jeune fille, Sauvageot et le petit crieur coururent chacun à son poste, tandis

que le vieux Robinson restait immobile à la même place.

L'entretien que je venais d'entendre m'apprenait quelles traces notre révolution avait laissées dans la mémoire populaire. Il lui était arrivé, hélas ! ce qui arrive ici-bas de toutes les grandes choses ! car telle est l'infirmité de la tradition, qu'elle ne peut jamais conserver que la charge du passé. Ce qu'elle retient d'une époque, c'est seulement son exagération ; ce qu'elle sait d'un homme célèbre, c'est surtout sa manie. Parlez au peuple de Napoléon, il vous rappellera infailliblement sa prise de tabac et son costume de petit caporal.

Lorsque la foule fut dispersée, j'aperçus de nouveau la bouquetière et ses compagnons

qui, cette fois, se préparaient à partir. Le petit crieur avait débité ses derniers journaux, le bohémien venait de refermer la portière de la dernière voiture, et la jeune fille tenait à la main son dernier bouquet.

Le vieillard seul n'avait rien vendu.

La bouquetière s'en aperçut et s'approcha de ses deux compagnons.

— Pauvre père Robinson, dit-elle à demi-voix, il n'a pas seulement étrenné ! Dites-donc, mes chéris, puisque, ce soir, c'est nous qui sommes les bourgeois, faut donner un exemple de fraternité; faisons-nous cadeau à chacun d'un éventail.

— Ça va ! crièrent le gamin et Sauvageot.

Et tous trois s'approchèrent en riant, pour faire leur achat.

Au moment où ils partaient, le vieillard rappela la jeune fille.

— Eh ! petite, dit-il, ton bouquet que tu me laisses.

— Gardez-le, père Robinson, ça vous parfumera votre morceau de pain, et ça vous rappellera la république de la bouquetière !

A ces mots, elle éclata de rire, s'élança vers le faubourg Saint-Honoré, et disparut, comme un oiseau, sous les quinconces embaumés.

LA

PROVINCE A PARIS

Le soleil est à peine levé et le rappel bat, les gardes nationaux rejoignent leurs légions l'arme sur l'épaule, la foule se dirige lentement vers la place de la Concorde, où les régiments défilent déjà ; la garde mobile accourt, des fleurs au bout du fusil et un peu bruyante, comme d'habitude ; les détachements provinciaux prennent place près des mille bande-

rolles qui pavoisent le nouveau Champ de Mai; enfin, le clergé, suivi de l'Assemblée nationale, arrive, et la lecture de la Constitution commence.

Moment d'une solennité suprême, où la voix d'un seul homme proclame sous le ciel et devant la multitude le grand pacte national! Chez les peuples antiques, les constitutions avaient toujours une source divine. Pour des intelligences grossières, la terreur religieuse avait besoin de sanctifier la loi; la foule ne l'acceptait que sortant des mystérieuses profondeurs de la forêt d'Égérie, ou descendant avec les roulements du tonnerre, des hautes cimes du Sinaï; mais, depuis, la raison humaine a grandi. Émancipée par les lumières et l'expérience, elle ne demande plus qu'à

elle-même la règle qui doit diriger les conventions d'ici-bas.

Dieu lui apparaît trop grand pour qu'elle en fasse son homme d'affaires. Elle dit au monde : « Agis ! » à la Providence : « Bénis ! »

Œuvre des hommes, la nouvelle constitution de la République a donc été placée sous la protection céleste, et promulguée devant les délégués de la nation. L'air était froid, le jour sombre, les arbres dépouillés, et la neige tombait en flocons épais. On eût dit que le ciel voulait donner un symbole du gouvernement austère qu'annonçait la charte nouvelle. Après les énervantes atmosphères de la monarchie, venait la saine et rude atmosphère de la République ; saison d'épreuves pour le présent, mais qui est, en même temps, la

saison des semailles pour le prochain été.

Du reste, il faut le dire, de toutes les circonstances de cette fête sévère, la plus importante était la présence des gardes nationales de province. Une fois déjà, on les avait vues se précipiter vers Paris, appelées par le canon qui troublait nos demeures. La plupart en gardaient évidemment le souvenir. Il y avait dans leur expression, dans leur attitude, quelque chose de réservé, sinon de défiant. Que fallait-il penser, au juste, de cette turbulente Babylone, dont les convulsions, depuis neuf mois, troublaient le sommeil des départements? Était-il vrai que la Révolution en eût fait son antre d'Éole, et qu'aucune sécurité ne fût plus possible tant qu'existerait ce nid de tempêtes? La capitale du monde civilisé

était-elle véritablement frappée de démence furieuse, et fallait-il lui mettre la camisole de force pour le salut de la France ?

Doutes étranges, mais qu'expliquent les calomnies des partis ; car, que la population parisienne ne s'y trompe point, si elle a subi les conséquences des mauvaises élections faites par les départements sous la monarchie tombée, c'est sa faute ! si, frappée la première par le grand ébranlement de Février, elle a vu ses industries périr, ses fortunes s'écrouler, et la ruine s'asseoir à toutes les portes, c'est encore sa faute ! si, pendant cinq mois, elle s'est réveillée en sursaut au bruit du tambour ; si elle a vécu sous la menace du meurtre et de l'incendie ; si elle a défendu dans les rues la cause de l'ordre en tachant chaque pavé de

son sang, c'est toujours sa faute! Que n'imitait-elle ces généreux citoyens qui, aux premiers troubles, s'enfuirent vers la province avec leur patriotisme et leur argenterie? Pourquoi ne pas séparer tout de suite le bon grain de l'ivraie? N'a-t-on pas le droit de lui demander compte des ateliers nationaux qui l'ont ruinée? de l'impôt de quarante-cinq centimes, qu'elle a payé la première? de l'émeute de juin, où elle a vu tomber ses plus généreux citoyens? Cruelle injustice! qui fait que l'on reproche à une ville les nécessités de son rôle comme une usurpation, et ses malheurs comme une faute! On sent qu'il faut une tête à la France, et on s'indigne que cette tête conduise, ou profite de sa santé, et l'on se plaint amèrement d'éprouver le contre-coup

de son mal ; les membres veulent se servir du cerveau, mais ne veulent point en dépendre.

Et pourtant, qu'est-ce que Paris, après tout, sinon la perpétuelle délégation du génie et de l'activité provinciale ? Tous ces hommes, dont on voudrait faire une race à part, ne sont-ils pas nés dans les vignobles de la Bourgogne et de la Champagne, sous les saules de la Loire, sur les collines de la Lorraine et de l'Auvergne, parmi les bocages de la Vendée, ou au milieu des brumes de la Bretagne !

Voyez-les plutôt, dans les rangs des gardes nationales accourues des départements, cherchant un hôte qui puisse leur parler de la ville où ils ont vécu enfants, du pays qu'ils ont quitté sans pouvoir cesser d'y penser ! Chacun d'eux s'en retourne avec un ami inconnu, qu'il

va faire asseoir à sa table, et pour lequel il oubliera son indigence d'aujourd'hui. Mais les frais de cette hospitalité paternelle ne seront point perdus : les cœurs s'ouvriront dans l'intimité du banquet, d'injustes préventions seront dissipées. Admise au foyer de la famille, la province connaîtra mieux Paris ; elle apprendra à l'aimer, à le plaindre surtout! car elle saura ce que l'initiative pèse aux grandes cités comme aux grands hommes, et elle comprendra que la ville enviée puisse adresser par instants à Dieu la prière de Moïse :

Vous m'avez fait, Seigneur, puissant et solitaire;
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Les départements, du reste, n'étaient représentés à la fête de la Constitution que par

les gardes nationales urbaines; nos campagnes, indifférentes aux changements politiques, dont elles ne peuvent saisir le sens, se tiennent à l'écart. Tout ce qui se passe dans le domaine des idées est, d'ailleurs, pour elles un inextricable mystère; hommes et principes leur sont également inconnus. A l'annonce de la canditature du prince Louis Napoléon, des paysans de la Saintonge s'écriaient :

— Nous le savions bien, qu'il n'était point mort!

Et ils ont voté, croyant nommer l'Empereur.

Lorsque la nouvelle de la proclamation de la République arriva dans un hameau de la Cornouaille, il ne s'y trouva d'abord personne

qui pût comprendre ce que ce mot signifiait. Enfin une femme s'écria :

— Attendez, je me rappelle! La République est une reine, seulement, elle doit être bien vieille, car je n'avais pas encore fait ma première communion quand elle a régné la première fois.

En Auvergne, un mauvais plaisant persuada aux jeunes filles d'un village que les circulaires de M. Ledru-Rollin condamnaient à mort toutes les femmes non mariées, et la terreur fut si grande, que plusieurs d'entre elles se cachèrent.

Comment s'étonner, après cela, si les habitants des campagnes accueillent les transformations politiques avec une inquiétude soupçonneuse! incapables de comprendre l'utilité de

ces étapes successives de la nation, ils n'en voient que les inconvénients immédiats.

A dire vrai, d'ailleurs, les révolutions ne leur ont guère rapporté jusqu'ici que des réquisitions ou des augmentations d'impôt. Pour eux, le gouvernement reste toujours incarné dans la fatale trinité du gendarme, du percepteur et de l'huissier. Aussi, quelle que soit la couleur du drapeau flottant sur leur clocher, ils ont continué à murmurer tout bas, en guise de *Credo* politique, la maxime de la Fontaine :

Notre ennemi, c'est notre maître.

C'est qu'en effet rien n'a jamais été fait pour eux. Tandis que l'ouvrier des villes écrit ses pétitions avec des pavés, le campa-

gnard supporte et se tait. Après Février, une de nos amis arriva dans un village de Sologne où la messe du dimanche avait réuni plusieurs centaines de paysans : tous s'entretenaient avec inquiétude de la révolution qui venait de leur être annoncée : notre ami s'efforça de les rassurer. Il leur expliqua les causes de ce grand mouvement, et les résultats que l'on pouvait en attendre; la foule écouta silencieusement, et, quand il eut achevé :

— A la bonne heure, monsieur, dit celui qui parlait pour les autres ; tout ce que nous demandons à nos maîtres, *c'est de nous laisser sept morceaux de pain pour la semaine !*

Paroles navrantes qui suffiraient seules à faire condamner les gouvernements sans entrailles qui ont réduit une population entière

à n'avoir d'autre exigence que celle de la faim !

L'instruction primaire et les chemins de fer, en aidant à établir le niveau intellectuel entre les villes et les campagnes, changeront bien des choses. Un jour viendra où les paysans, émancipés par l'éducation publique, prendront dans l'État l'importance qui leur appartient; d'ici là, les cités départementales exerceront sur eux précisément la même autorité qu'elles ne veulent pas subir de Paris, car la hiérarchie des influences s'établit toujours, dans un État civilisé, en raison de l'activité et des lumières.

Disons tout de suite que la fête de la Constitution a dissipé bien des préventions. Les députations, qui s'attendaient à trouver le

sombre Paris qu'on leur avait dépeint, avec ses hommes en blouse, mendiant la menace à la bouche; ses clubistes marquant les maisons à la sanguine rouge, et ses féroces montagnards portant la guillotine en épinglette ont été singulièrement surprises de ne voir qu'une population endimanchée, circulant au milieu des marchandes de violettes et de petits gâteaux de Nanterre. Le désappointement a été complet, bientôt suivi d'une réconciliation sincère. Les Parisiens, dont on avait fait des ogres, se sont trouvés tout simplement de bons compagnons. Ils ont pris la province sous le bras, l'ont conduite à *Valentino*, et la province a laissé au vestiaire son briquet et sa mauvaise humeur pour danser la contredanse des *Lampions*.

« Rien n'est changé ici, écrivait hier un pharisophage bourguignon ; ce sont toujours les mêmes enfants gâtés qu'on menace de battre et qu'on finit par embrasser. »

Aussi la plupart des députations ont-elles prolongé leur séjour; la réaction fédéraliste les rappelle vainement à grands cris; l'armée d'Annibal ne peut s'arracher aux délices de Capoue. Le *Jardin d'hiver* multiplie pour eux ses prestiges, et les Variétés ont ressuscité les tableaux vivants! Promenades publiques, monuments, musées, tout est peuplé de ces visiteurs ravis, qui d'abord répétaient avec un dépit devant chaque merveille :

— Tout cela est à eux!

Et qui, mieux inspirés aujourd'hui, s'écrient avec orgueil :

— Tout cela est à nous !

A nous, en effet, car c'est le patrimoine de la patrie, notre commune mère ! Et qu'est-ce donc que Paris, sinon le grand *Forum* où la France a réuni, comme autrefois Rome dans le sien, ses œuvres d'art, son gouvernement et ses dieux?

La quinzaine qui vient de s'écouler aura été heureusement féconde en distractions pour nos hôtes. Outre la double fête de la Constitution et cette miraculeuse illumination des Champs-Élysées, reliant l'arc-de-triomphe à la place de la Concorde par une guirlande d'étoiles, ils auront épuisé les enivrements de nos concerts, de nos bals, de nos théâtres, de notre Diorama. Peut-être même, entre tous ces plaisirs, auront-ils trouvé une heure pour un

spectacle plus grave, celui du départ des colons allant conquérir hardiment une place parmi les *voleurs* légitimes qu'a découverts M. Proudhon. Ils auront pu voir ces barques chargées d'hommes, de femmes, d'enfants, arches de Noé d'une nouvelle France; ils auront entendu ces éloquentes paroles de M. de Montreuil, rappelant que le travail ne peut-être sanctifié que par le dévouement, et, en voyant ces courageux pionniers de la civilisation essaimer au loin la patrie, non « avec les adieux qui accablent, mais avec ceux qui élèvent l'âme et dilatent le cœur », ils auront joui de cette généreuse émotion d'un peuple que tout noble accent fait tressaillir; qui ne peut que traverser l'erreur ou le vice et qui retourne forcément à la vérité, comme

le liége remonte à la surface des eaux.

Puis, tout en revenant, quelques-uns auront peut-être jeté un regard en arrière; ils se seront rappelé que cette Algérie, conquise par un caprice de la branche aînée, et restée dix-huit ans inutile entre les mains de la monarchie de Juillet, va enfin devenir pour la première fois une terre française. Ce que la royauté avait refusé de tenter dans le calme de son opulence, la République indigente et menacée n'hésite point à l'entreprendre. Elle ouvre un champ d'asile à la misère, elle proclame la croisade du travail; notre acte de propriété n'avait été écrit sur ce sol que par l'épée; elle veut le graver, d'un trait immuable, avec le socle de la charrue! C'est que le principe même de la monarchie est le repos,

comme celui de la démocratie est le mouvement. Celle-ci tend toujours en avant, celle-là en arrière ; l'une a soif de la vie, tandis que l'autre en a peur.

Que la France républicaine grandisse donc librement au dedans et au dehors, mais qu'elle grandisse surtout par l'âme, car de là seulement viennent les forces durables. Aussi espérons-nous que nos visiteurs provinciaux n'auront point eu la douleur d'entendre à l'Assemblée nationale les débats du budget de l'instruction publique rectifié par les Omars du comité des finances. Ils n'auront pas vu reprocher à l'intelligence nationale de *manger davantage en grandissant*, comme l'a dit finement M. Charton ; ils ne savent point peut-être encore que cette armée spirituelle à laquelle

la France doit les seules conquêtes que rien ne pourra lui enlever, est condamnée à un pain de munition plus noir, et que les pères qui ont engendré, nourri et fait grandir les idées républicaines, viennent de se voir disputer par leurs fils une pension alimentaire.

Mais ce que tous les bruits joyeux d'une hospitalité fraternelle n'a pu les empêcher d'entendre, c'est le lugubre retentissement qui vient du côté de l'Allemagne ; ce sont ces éclats de bombes au milieu des villes détruites, ces fusillades de vaincus qu'on égorge, ce nom de Robert Blum qui retentit du Danube aux bords du Rhin, comme un glas funèbre ! ce qui a dû faire battre leurs cœurs avec tous les cœurs de l'Europe libre, c'est cet admirable spectacle de la Prusse, où

un peuple adossé à son droit n'oppose que la légalité à l'insurrection de la monarchie! qu'ils étudient bien ces crises de la Germanie si terribles dans le présent, si menaçantes pour l'avenir, ceux qui imputent comme un crime, aux hommes de Février, la proclamation de la République, et qu'ils se demandent sincèrement si leur hardiesse n'a point été, en même temps, de la prudence; si, en détachant brusquement de la France la royauté mourante, ils n'ont point épargné au pays la torture d'une longue maladie! Fallait-il donc parcourir, comme nos voisins d'outre-Rhin, ce long cercle de résurrections et d'agonies, conduisant tôt ou tard au but que nous pouvions immédiatement atteindre? Une fois engagé sur une pente, tous les points d'arrêt causent

des soubresauts qui ne font qu'augmenter le danger de la route.

Que nos frères des départements s'en retournent donc réconciliés avec la République et avec Paris. Maintenant, ils connaissent l'un, ils apprendront à connaître l'autre; mais, pour cela, il faut qu'ils lui permettent de grandir; ce qu'elle demande aujourd'hui, comme tous les nouveaux-nés, c'est de l'amour et des soins. Devenue forte, elle les payera de tout; qu'ils éloignent seulement de son berceau les mauvaises fées qui lui annoncent la laideur, la souffrance, la méchanceté, et qu'ils se rappellent les prescriptions de la loi de Manou pour l'enfant qui vient de naître : « Qu'on lui fasse goûter du miel et de l'or, qu'il soit nommé dans un moment favorable, sous

une heureuse étoile !... que son nom soit comme des paroles de bénédiction ! »

Et, si on objecte sa voracité précoce, trop prouvée par la consommation de tant de centimes additionnels, qu'on veuille bien se souvenir, en même temps, que c'est l'infirmité de tous les géants au berceau. Rabelais ne nous apprend-il pas que le premier cri de Gargantua fut : *A boire !* et qu'il lui fallut, pour nourrices, *dix et sept mille neuf cent treize vaches de Pautille et de Brehemont !*

FIN

TABLE

F. AUREAU. — Imprimerie de LAGNY

COLLECTION MICHEL LÉVY, 1 fr. 25 c. le volume (Extrait du Ca

A. Achard Brunes et Blondes, Chasse Royale, Dern. Marquises, Femmes honn., Parisienn. et Provinc., Petits-fils de Lovelace, Rêveurs de Paris, Robe de Nessus. **D'Arnim** Contes bizarres. **A. Adam** Souv. d'un musicien, Dern. souv. d'un music. **Ainsworth** Gentilh. des grandes routes. ******* Mad. la duch. d'Orléans. **Assollant** Hist. de Pierrot. **Augier** Poésies complètes. **Le duc d'Aumale** Zouaves et Chass. à pied, Institut. milit. de France. **J. Autran** Milianah. **H. de Balzac** Théât. complet. **De Banville** Odes funambulesq. **Barot** Hist. des idées au 19e siècle. **Mme de Bassanville** Secret d'une jeune fille. **Beaumarchais** Théâtre. **G. de Beaumont** L'Irlande sociale, polit. et relig. **Roger de Beauvoir** Avent. et Courtisanes, Cabaret des morts, Chev. de Charny, Chev. de St-Georges, Ecolier de Cluny, Hist. cavalières, Lescombat, Mlle de Choisy, Moulin d'Heilly, Mystères de l'Ile St-Louis, Pauvre Diable, Soirées du Lido, Trois Rohan. **Mme Roger de Beauvoir** Confid. de Mlle Mars, Sous le Masque. **H. Béchade** Chasse en Algérie. **Mme Br. Stowe** L'Oncle Tom, Souv. Heureux. **Pse de Belgiojoso** Asie-Mineure et Syrie. **G. Bell** Sc. de la vie de château. **B. Constant** Adolphe. **A. de Bernard** Poit. de la Marquise. **Ch. de Bernard** Ailes d'Icare, Beau-Père, l'Ecueil, Gentilh. campagnard, Gerfaut, Homme sérieux, Nœud gordien, le Paratonnerre, le Paravent, l'eau du Lion et Chasse aux Amants. **Bern. de St-Pierre** Paul et Virginie. **E. Berthet** Bastide Rouge, les Chauffeurs, Dernier Irlandais, Roche tromb. **E. Berthoud** Secrets de femme. **C. Berton** Rosette. **A. Blanquet** Belle Féronnière, Maîtresse du Roi. ******* Hommes du jour, les Salons de Vienne et de Berlin. **De Boigne** Petits Mém. de l'Opéra. **L. Bouilhet** Mélænis. **R. Bravard** l'Honn. des Femmes, Pet. Ville, Revanche de G. Dandin. **A. de Bréhat** l'Amour au Nouveau-Monde, Amoureux de vingt ans, Amours du beau Gustave, Amours d'une noble Dame, Auberge du Soleil d'Or, Bal de l'Opéra, Cabane du Sabotier, Chasseurs d'hommes, Chasseurs de tigres, Chât. de Vilebon, Chauffeurs indiens, Chemin de la Vie, Cousin aux millions, Deux Amis, Drame à Calcutta, Drame à Trouville, une Femme étrange, Histoires d'amour, Orphelins de Tréguérec, Scènes de la Vie cont., la Sorcière noire, Vengeance d'un Mulâtre. **Brillat Savarin** Physiologie du goût. **Max Buchon** En Province. **Bulwer** Fam. Caxton, Jour et la Nuit. **E. Carlen** Deux jeunes Femmes. **E. Carrey** Huit jours sous l'Equateur. **H. Castille** Hist. de ménage. **Champfleury** Bourg. de Molinchart, Chien-Caillou, Excentriques, M. de Boisdhyver, le Réalisme, Sensat. de Josquin, Souv. des Funambules, Success. Le Camus. **Chateaubriand** Atala, René, Gén. du Christianisme, Itinér. de Paris à Jérusalem, les Martyrs, les Natchez, Paradis perdu, Voyage en Amérique. **E. Chevalier** Dern. Iroquois, Huronne, Nez-Percés, Peaux rouges et Peaux blanches, Pieds-Noirs, Poignet-d'Acier, Tête-Plate. **G. Claudin** Point et Virgule. **Mme L. Colet** 45 lettres de Béranger. **H. Conscience** l'Année des Merveilles, Aurélien, Batavia, Bourgeois de Darlingen, Bourgmestre de Liége, Chemin de la fortune, Conscrit, Coureur des Grèves, Démon de l'Argent, Démon du Jeu, Drames flamands, Fiancée du maître d'Ecole, Fléau du village, Gentilh. pauvre, Guerre des Paysans, Guet-apens, Heures du soir, Hist. de 2 enf. d'ouvr., Jeune Docteur, Lion de Flandre, Maître Valentin, Mal du siècle, Mère Job, Marchand d'Anvers, Martyre d'une mère, Oncle Reimond, l'Orpheline, Pays de l'or, le Sang humain, Sc. de la Vie flamande, Souv. de jeunesse, Tomb. de fer, Tribun de Gand, Veillées flamandes, Voleuse d'enfant. **H. Corne** Souv. d'un Proscrit. **P. Corneille** Œuvres. **Cse Dash** Amour coupable, Belle Aurore, Bals masqués, Belle Parisienne, Chaîne d'or, Chambre bleue, Chât. de Roche sanglante, Château en Afrique, Dame du Chât. muré, Dern. expiation, Duch. de Lauzun, Duch. d'Eponnes, Femme de l'Aveugle, Folies du Cœur, Fruit défendu, Galant. de la cour de Louis XV—Régence—Jeunesse de Louis XV—Maîtresses du Roi—Parc aux Cerfs, Jeu de la Reine, Jolie Bohémienne, Lions de Paris, Mad. Louise de France, Mad. de la Sablière, Mlle la Tour du Pin, Main gauche et Main droite, Marq. de Parabère, Marq. sanglante, 9 de pique, Poudre et Neige, Princ. de Conti, Proc. crimin., Rivale de la Pompadour, Salon du Diable, Secrets d'une sorcière, Sorcière du Roi, les Soupers de la Régence, Suites d'une Faute, 3 Amours. **Gal Daumas** Grand Désert. **Delécluze** Dr Olympia, Mlle Justine de Liron, Prem. Communion. **Delessert** Voyage aux Villes maudites. **P. Deltuf** Avent. parisiennes, Pet. Mal. d'une jeune femme. **Ch. Dickens** Contes de Noël, Hist. et récits du foyer, Neveu de ma tante. **O. Didier** Fille du Roi, Mad. Georges. **M. du Camp** Salon de 1857, 6 Aventures. **Al. Dumas** Acté, Amaury, Ange Pitou, Ascanio, Avent. d'amour, Avent. de John Davys, Baleiniers, Bâtard de Mauléon, Black, Blancs et Bleus, Bouillie de la comt. Berthe, Boule de Neige, Bric-à-Brac, Cadet de famille, Capit. Pamphile, Capit. Paul, Capit. Richard, Catherine Blum, Causeries, Cécile, Charles-le-Téméraire, Chass. de Sauvagine, Chât. d'Eppstein, Chev. d'Harmental, Chev. de Maison-Rouge, Collier de la Reine, Colombe, Monte-Cristo, Comt. de Charny, Comt. de Salisbury, Comp. de Jéhu, Confess. de la Marquise, Conscience l'Innocent, Dame de Monsoreau, Dame de Volupté, 2 Dianes, 2 Reines, Dieu dispose, Drame de 93, Drames de la mer, Drames galants, Femme au Coll. de Velours, Fernande, Fille du Régent, Fils du Forçat, Frères Corses, Gabriel Lambert, Garibaldiens, Gaule et France, Georges, Gil Blas en Californie, Gr. Hommes en robe de chambre, César, Henri IV, Louis XIII et Richelieu, Guerre des Femmes, Hist. d'un Casse-noisette, Hommes de fer, l'Horoscope, l'Ile de feu, Impress. de voyage : Suisse—Année à Florence—Arabie heureuse—Bords du Rhin — Capit. Arena — Corricolo — le Caucase—Midi de la France — Paris à Cadix — 15 jours au Sinaï — en Russie

—Speronaro—Véloce—Villa
Ingénue—Isabel de Bavi
Flamands, Ivanhoe (trad.
Ortis, Jane, Jehanne la Pucelle,
et son siècle, Louis XV et
Louis XVI et la Révolution,
Machecoul, Madame de Cham
son de glace, Maître d'Armes,
d'Olifus, Médicis, mes Mémoires
de Garibaldi, Mémoires d'une
Mém. d'un Médecin, Meneur d
1001 fantômes, Mohicans de
Morts vont vite, Napoléon, Nuit
rence, Olympe de Clèves, Page d
de Savoie, Parisiens et
Pasteur d'Ashbourn, Pauline et P.
Pays inconnu, Père Gigogne, P
Ruine, Princ. de Monaco, Princ.
les 45, la Régence, Reine Margot,
de Varennes, Salteador, Salvator,
d'Antony, Stuarts, Sultanetta, Sylvan
Terreur prussienne, Testament de C
lin, 3 Maîtres, 3 Mousquetaires,
de l'Enfer, Tulipe noire, Vico
Bragelonne, Vie au Désert, Vie d'A
20 Ans après. **Al. Dumas**
fonine, Avent. de 4 femmes, Bo
gent, Dame aux Camélias, Da
Perles, Diane de Lys, Docteur Ser
Régent Mustel, Roman d'une
3 Hommes forts, Sophie Pri
Tristan le Roux, Vie à 20 a
Edgeworth Demain! **G.**
gues Hist. d'Amour et d'Arg
mann-Chatrian Docteur
X. Eyma Avent. et Corsaires,
du Nouv.-Monde, Peaux Rouges,
des Tropiques, Trône d'argent. **P**
Alizia Pauli, Amours de Paris, Bla
fleur, le Bossu, Capit. Simon,
du silence, Dern. Fées, Fanfaro
Roi, Fils du Diable, Nuits de Pari
des Epées. **G. Flaubert** Mad.
P. Foucher Vie de plaisir.
nier et Arnould Struen
Frémy Confess. d'un Bohé
d'Onquaire Diable Boit
—en province—au village
Th. Gautier Constantinople
Grotesques. **S. Gay** Anatole Co
Guiche, Comt. d'Egmont, Duch. de
teauroux, Ellénore, Faux Frè
d'Estell, Léonie de Mont
d'un Amant heureux, Maria
l'Empire, Mari confident,
Mancini, Marie-Louise, d'Orlé
queur amoureux, Physiolog
Salons célèbres, Souvenirs
Femme. **J. Gérard** Cha
G. de Nerval Bohême galan
du Feu, Marq. de Fayolle, So v.
magne. **E. de Girardin** E
E. de Girardin Canne de
Contes d'une vieille Fille, Cr
Berny, Il ne faut pas jo r
douleur, le Lorgnon, Marg
de Fontanges, Nouvelles, P
de Launay. **W. Godwin** C
liams. **Gœthe** Werther,
Dorothée. **Goldsmith** V
Wakefield. **L. Gozlan**
lui, Baril de Poudre d'or, la
les Comédiens, Dern. Sœur
Folle du logis, Notaire de C
Mme de Grand rt l'Autre
l'Amour aux Champs. **M. Gui**
France et la Prusse. **L. Hil**
velles Fantaisistes.

Clichy. — Imp. Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.